

# Revue de Presse

## Un automne à tisser 3 ème édition

Du mercredi 9 septembre au dimanche 1er novembre 2009

**Service de presse**

Nicole Herbaut de Lamothe

Assistée de César Chabrol

01.48.78.02.50

Herbaut.delamothe@wanadoo.fr

**TGV Magazine**  
Le 1<sup>er</sup> septembre 2009

Anne-Marie Jelonek

Papier « *Sur scène* » pages Île-de-France, papier et annonce de **Calderon**

**TGV** magazine

SUR SCÈNE

**COUPS DE THÉÂTRE**

**Politique.** L'œuvre de l'auteur, journaliste, cinéaste, essayiste et écrivain Pier Paolo Pasolini n'a pas pris une ride. Effrayante d'actualité, *Calderón*, donnée à la Cartoucherie, ne laisse pas le spectateur indemne.

## **Top Annonce**

Le 07 septembre 2009

Caroline Fabre

Annonce du Festival



### **Un automne à tisser**

Jean-Claude Pinchenat, cofondateur et comédien au Théâtre du Soleil, fondateur du Théâtre du Campagnol et metteur en scène, est le directeur artistique de cette manifestation visant à interroger le Monde et les Hommes.

Pour ce faire, un vaste programme (145 représentations) composé de lectures, concerts, ateliers, performances, spectacles musicaux et pièces de théâtre, contemporaines ou classiques, sera proposé. Il y sera question de fête, de mémoire, de traces, de l'inacceptable, de la guerre existentielle, d'enfance, de pouvoir, de poésie...

Bref, il y en aura pour tous les goûts et pour tout le monde, d'autant qu'ateliers et lectures seront gratuits.

Du 9 septembre au 1<sup>er</sup> novembre.

**Théâtre de l'Épée de Bois**, Cartoucherie de Vincennes,  
Route du Champ de Manœuvre Paris 12<sup>ème</sup>.

Rés. 01 48 08 39 74.

Programmation détaillée sur <http://unautomneatisser.com>.



Le songe de l'oncle d'après Dostoïevski.  
Photo: BM Palazon 2007

## L'Officiel des Spectacles

Le 8 septembre 2009

Nadine Vallette

Annonce du Festival



● Festival « **UN AUTOMNE À TISSER** » au Théâtre de l'Épée de Bois/Cartoucherie (12<sup>e</sup>), M<sup>e</sup> Château de Vincennes. Du 9 sept. au 1<sup>er</sup> nov. Loc. du mar au sam 10h-19h, dim 10h-16h, 01 48 08 39 74 ou [www.epeedebois.com](http://www.epeedebois.com) Du 10 au 13 sept., jeu, ven à 19h30, sam à 21h, dim à 18h, pl. 18€, TR 13€ : « **Genève-Paris-Milan** », un projet de Jean-Claude Penchenat avec les élèves comédiens et danseurs de l'École Paolo Grassi de Milan. – Du 10 sept. au 1<sup>er</sup> nov., sam à 20h45, dim à 15h45 (sauf 1<sup>er</sup> nov. à 14h), ent. libre : « **Words are watching you # 0. Esquisses** ». Esquisses théâtrales à partir de « 1984 » de George Orwell. Préludes à la trilogie future de la Cie Idiomecanic. – Du 10 au 20 sept., du mar au sam à 20h30, dim à 16h, pl. 13€, TR 9€ : « **Calderon** » de Pier Paolo Pasolini, par la Cie Les Excitants. – Du 10 au 20 sept., mar, mer à 19h, jeu, ven à 21h30, sam 12 sept. à 19h, sam 19 sept. à 21h, dim à 16h, pl. 18€, TR 13€ : « **L'Écume des jours** » de Boris Vian, par la Cie Collectif La Bouée, mise en scène B. de la Boulaye. Du 15 au 27 sept., pl. 18€, TR 13€ : « **Crime et Châtiment** ». Mar à 21h, jeu à 19h et dim 20 sept. à 18h : 1<sup>ère</sup> partie. Mer à 21h, ven à 19h et dim 27 à 18h : 2<sup>e</sup> partie. Sam à 16h : intégrale. Texte d'après F. Dostoïevski, traduction et adaptation C. Pradet, N. Pitaqaj, mise en scène Nikson Pitaqaj, par la Cie Libre d'Esprit.

Annnonce du Festival et des spectacles dans l'agenda :

## «PREMIERS PAS» ET «UN AUTOMNE À TISSER» LES BONHEURS DE LA CARTOUCHERIE

**Cartoucherie de Vincennes,**  
12, route de la Pyramide (XII<sup>e</sup>).  
«Premiers pas» jusqu'au  
11 octobre. Tél. : 01 43 74 24 08.  
«Un automne à tisser» jusqu'au  
1<sup>er</sup> novembre. Tél. : 01 48 08 39 74.  
Places : de 7 € à 18 €

ALORS que le Théâtre du Soleil a fêté cette année ses 45 ans et qu'Ariane Mnouchkine s'apprête à recevoir à Oslo, des mains de Liv Ullman, le prix international Ibsen, la Cartoucherie continue d'être un foyer extraordinaire de création, une pépinière vivante et heureuse pour des artistes venus de tous les horizons. Deux manifestations marquent traditionnellement les débuts de saison : « Premiers pas » réunit depuis 2003 de très jeunes troupes qui présentent ici des spectacles originaux ; « Un automne à tisser » n'en est qu'à sa troisième édition, mais, sous le regard de Jean-Claude Penchenat, l'événement a acquis un rayonnement très puissant. Ce n'est pas pour rien que ces deux rendez-vous très fertiles ont lieu à la Cartoucherie. Qu'ils jouent sous un chapiteau planté sur le parking, dans l'ombre des arbres qui roussissent, ou bien dans les boiseries chaudes du Théâtre de l'Épée de Bois chez Antonio Diaz-Florian, ou encore à l'Aquarium, où vient d'être nommé François Rancillac – au Soleil, la troupe répète le projet inspiré de Jules Verne –, les artistes travaillent dans l'esprit de Mnouchkine et de Penchenat, cofondateur du Soleil et fondateur du Campagnol, de Diaz-Florian. C'est un parrainage informel, mais essentiel, et le public ne s'y trompe pas, qui vient en confiance à la découverte de propositions séduisantes, émouvantes.

♥♥♥ Parmi tous les spectacles qui vont être présentés, arrêtons-nous sur ceux du Théâtre Aftaab, une compagnie qui est née à Kaboul à la suite d'un stage conduit par les artisans du Soleil en janvier 2005. C'est de ce travail qu'est née cette compagnie, qui a mis à son répertoire, en langue dari, Roméo et Juliette, Le Tartuffe, Le Cercle de craie caucasien. La troupe a fait de longues tournées, jusqu'au Pakistan notamment. Non sans difficulté. Faire du théâtre là où les talibans veulent imposer leur loi est évidemment très difficile.



**Le Tartuffe**  
de Molière  
par le Théâtre  
Aftaab de Kaboul :  
une troupe  
énergique  
et courageuse.

Depuis six mois, treize garçons et deux filles sont accueillis à la Cartoucherie. Ils ont retravaillé leur Tartuffe, qui avait été traduit en darsi par un poète afghan il y a bien des années. Ils ont un moment songé à monter L'Indiade d'Hélène Cixous. Mais c'était un travail très difficile

pour près de cinquante personnages. Ariane Mnouchkine leur a donc proposé une création collective d'après leurs vies. Et c'est ce jour-là, sous la direction aimante et patiente d'Hélène Cinque, enfant du Soleil.

ARMELLE HÉLIOT

### Être jeune et acteur à Kaboul aujourd'hui

S'il n'y a que deux comédiennes pour treize garçons dans la troupe de l'Aftaab, d'autres actrices afghanes sont présentes à la Cartoucherie. Corinne Jaber va en effet présenter, dans le cadre de Premiers pas, un travail avec sept femmes qui jouent un texte écrit par Fabrice Melquiot. Cette pièce prend en compte, au travers d'une fable, la vie quotidienne en Afghanistan aujourd'hui. Dans *Sœurs*, un groupe entreprenant tente de raconter la réalité du pays, sa richesse culturelle, sa musique, sa poésie justement en montant un spectacle. D'une troupe à l'autre, la même énergie, le même courage moral. Les garçons de l'Aftaab sont pour certains feronniers ou tailleurs. Ils retourneront à Kaboul pour vivre, défendre la liberté. Le théâtre affermit leur énergie et leur courage.

**25-Théâtre de l'Épée de Bois** rte. du Champ de Manoeuvre (12<sup>e</sup>). M<sup>o</sup> Château de Vincennes. Loc : 0148083974.

**Calderon** De Pier Paolo Pasolini. Mise en scène de Clara Chaballier. Avec Fanny Fezans, Maia Jarville, Constance Larrieu, David Lejard-Ruffet, Ludovic Perez, Marie Plouviez, Samir El Karoui. Loc : Fnac. 20h30 du jeu 10 au sam 12, 16h dim 13, 20h30 mar 15. Pi : 18€. TR : 9 à 13€.

**Crime et châtiement, 1<sup>e</sup> partie** De Fedor Dostoïevski. Adaptation de Coralie Pradet et Nikson Pitaqaj. Mise en scène de Nikson Pitaqaj. Avec Henri Vatin, Leslie Salomon, Joseph Hernandez, Nikson Pitaqaj, Coralie Pradet, Anna Valin, Yan Brailovski, Lina Cespédès, Rémy Leloup, Zachary Lebourg, Catherine Bloch, Florence Bolufer, Luigi Cerri, Stefan Godin, Anne-Sophie Pathé. Loc : Fnac. 21h mar 15. Pi : 18€. TR : 9 à 13€.

**L'Écume des jours** De Boris Vian. Mise en scène de Béatrice De La Boulaye. Loc : Fnac. 21h30 du jeu 10 au ven 11, 19h sam 12, 16h dim 13, 19h mar 15. Pi : 18€. TR : 9 à 13€.

## **Figaroscope**

Du 16 au 23 septembre 2009

Armelle Héliot

Spectacles dans l'agenda :

# FIGARO SCOPE

**30-Théâtre de l'Épée de Bois** rte. du Champ de Manoeuvre (12<sup>e</sup>), M<sup>o</sup> Château de Vincennes. Loc : 0148083974.

**Calderon** De Pier Paolo Pasolini. Mise en scène de Clara Chabaliar. Avec Fanny Fezans, Maïa Jarville, Constance Larrieu, David Lejard-Ruffet, Ludovic Perez, Marie Plouviez, Samir El Karoui. Loc : Fnac. 20h30 du mer 16 au sam 19, 16h dim 20. Pl : 18€. TR : 9 à 13€.

**Crime et châtiment, 1<sup>ère</sup> partie** De Fedor Dostoïevski. Adaptation de Coralie Pradet et Nikson Pitaqaj. Mise en scène de Nikson Pitaqaj. Avec Henri Vatin, Leslie Salomon, Joseph Hernandez, Nikson Pitaqaj, Coralie Pradet, Anna Valin, Yan Brailovski, Lina Cespédès, Rémy Leloup, Zachary Lebourg, Catherine Bloch, Florence Bolufer, Luigi Cerri, Stefan Godin, Anne-Sophie Pathé. Loc : Fnac. 19h jeu 17, 18h dim 20, 21h mar 22. Pl : 18€. TR : 9 à 13€.

**L'Écume des jours** De Boris Vian. Mise en scène de Béatrice De La Boulaye. Loc : Fnac. 19h mer 16, 21h30 du jeu 17 au ven 18, 21h sam 19, 16h dim 20. Pl : 18€. TR : 9 à 13€.

## Pariscope

Le 09 septembre 2009

Marie-Céline Nivière

Annonce du Festival

Paris • Ile-de-France  
**pariscope**

### Un automne à tisser



Troisième édition de ce festival proposé par la compagnie La Mandarine Blanche, direction artistique Alain Batis, et le collectif Hic et Nunc, direction artistique Stanislas Grassian. L'ensemble de la manifestation, parrainée par Jean-Claude Penchenat, s'articule autour de la notion de métissage et d'échange entre cultures, entre les générations, entre le public et les créateurs, entre auteurs, metteurs en scène et comédiens. Au programme une quinzaine de spectacles, dont un projet de Penchenat « Genève-Paris-Milan » (photo), la reprise de « Yaacobi et Leidental » d'Hanokh Lévin, du « Songe de l'oncle » d'après Dostoïevski, et « L'écume des jours » de Boris Vian.

**Cartoucherie - Théâtre de l'Épée de bois 10**

semaine du 9 au 15 septembre • Pariscope • 21

## La Terrasse

Le 09 septembre 2009

Agnès Santi

Annonce du Festival et des spectacles avec photo  
Critique **Yaacobi et Leidental** (Reprise)



### Gros Plan / Festival Un automne à tisser

De septembre à novembre, treize compagnies, 14 spectacles, 145 représentations, des lectures, des ateliers, pour tisser au fil de cette troisième édition le lien et la réflexion entre artistes et publics, entre artistes et artistes, entre le monde et sa représentation.

C'est sous le parrainage artistique de Jean-Claude Penchenat qu'Alain Batis et Stanislas Grassian ont créé et pérennisent ce festival convivial et exigeant, visant à mettre en œuvre une véritable rencontre entre les participants, qu'ils soient artistes ou spectateurs. A l'Épée de Bois, lieu "cosy" et chaleureux, les spectacles des compagnies organisatrices côtoient les créations venues d'ailleurs. Ainsi Alain Batis reprend la touchante et drôle fresque métaphysique *Yaacobi et Leidental* d'Hanokh Levin qu'il a mis en scène avec une impeccable maîtrise, qui en rehausse la profondeur truculente, la lucidité désenchantée et l'humour caustique. (voir critique) Stanislas Grassian adapte et met en scène *Le Songe de l'Oncle* d'après Dostoïevski, comédie grinçante inspirée par Gogol où l'arrivée d'un prince sénile et riche dans une petite ville sème la folie. Le metteur en scène présente aussi *Carnet d'enfance* de Jacques Courtès avec deux personnages, où les interventions musicales et la langue font naître le tableau impressionniste d'une enfance méditerranéenne.

### Contre l'asphyxie des consciences

Jean-Claude Penchenat a construit un projet avec les élèves comédiens et danseurs de l'École Paolo Grassi de Milan, fondée par Giorgio Strehler et Paolo Grassi en 1951. Se référant à la commedia dell'arte et à la comédie musicalé, la pièce raconte avec verve et humour trois villes : *Genève ou l'odeur de la solitude* (allusion au grand nombre de chiens dans la ville) ; *Paris ou aimer à tout prix* ; *Milan, tout un programme !* A découvrir aussi des lectures publiques mises en espace par Jean-Claude Penchenat avec un groupe d'acteurs : *A table !*, *Les gens de maison*, *Je t'offre un café*. Sont convoqués pour l'occasion Rabelais, Maupassant, Duras, Perec, Barthes, Molière, Genet, Swift... Parmi le florilège de pièces au programme, *Crime et Châtiment* d'après Dostoïevski par Nikson Pitaqaj, qui ne resserre pas l'action autour de Raskolnikov mais fait exister chaque personnage pour dessiner le tableau d'une société en pleine dégradation. Et aussi *Thebaïde ! Fils d'Œdipe !* d'après Racine et Sophocle, Euripide et Rotrou, pièce adaptée et mise en scène par Claude Bonin ; *L'écume des jours* de Boris Vian, roman adapté et mis en scène par Béatrice de La Boulaye ; *Hyènes* de Christian Siméon, monologue sous haute tension mis en scène par Thierry Falvisaner ; *Calderon* de Pasolini dans la mise en scène de Clara Chabalière ; *Mères veilleuses* de Sylvie Chastain, huit portraits sensibles de femmes marginalisées mis en scène par Hervé Bernard Omnes ; *Sentier de dépendance*, parcours amoureux difficile écrit et mis en scène par Marie de Beaumont ; *Le train de 7h40 et autres contes ferroviaires*, conte musical d'Alain Karpati ; *Words are watching you*, esquisses théâtrales à partir de 1984 de George Orwell contre l'asphyxie des consciences avant la création définitive d'une trilogie par la compagnie Idiomécanic Théâtre. Une manifestation foisonnante, qui compte aussi une table ronde autour des *Mots du progrès* le 25 octobre.

Agnès Santi

## La Terrasse

Le 09 septembre 2009

Agnès Santi

Critique *Yaacobi et Leidental* (Reprise)



La Terrasse

Le portail des arts vivants en France

### Critique / Yaacobi et Leidental

Un cabaret métaphysique drôle et désespéré à la fois, où un excellent trio d'acteurs exacerbe une quête du bonheur aussi grotesque que véridique.

Présentée dans le cadre du Festival *Un automne à tisser* au théâtre de l'Épée de bois, la pièce d'Hanoch Levin mise en scène par Alain Batis révèle toute la profondeur métaphysique du texte en conjuguant à merveille un comique manifeste et une douleur existentielle poignante. L'équilibre n'était pas facile à inventer, mais le trio d'acteurs - formidables Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc et Emmanuelle Rozès - parvient à trouver le ton juste dans cette comédie humaine délirante où les sentiments demeurent étonnamment vrais. Pas de parodie ici, pas d'affadissement vaudevillesque non plus, derrière chaque éclat de rire, derrière chaque scène, derrière chaque chanson qui la couronne (douze en tout), la tristesse, l'expérience du vide et l'universalité de ces « frères humains » demeurent vivaces. Que faire pour donner un sens à sa vie ? Comment rencontrer celui ou celle qui peut-être vous y aidera ? Le grand auteur israélien Hanoch Levin, dont c'est sans doute l'une des meilleures comédies, n'apporte certes pas de réponses, mais dans un style concis, affûté et caustique souligne au contraire la complexité de la chose, donnant vie à des êtres lancés avec une énergie débordante dans la quête du bonheur mais entravés par les multiples difficultés qui caractérisent la condition humaine, minés par les illusions qui cessent de bercer, les humiliations qui dégradent, les désirs qui s'étiolent, les rêves qui déçoivent, le désœuvrement qui étire le temps.

#### Les promesses de félicité s'enlissent

C'est drôle et désespéré en même temps, comme si l'ami Beckett s'aventurait dans des contrées festives, à la gaieté presque foraine, comme si les personnages, Itamar, David et Ruth, cousins de Willie, Hamm, Vladimir ou Estragon, ici extirpés de leur immobilisme, décidaient de foncer, de se démener comme de beaux diables pour construire quelque chose. Itamar Yaacobi décide de rompre avec son meilleur ami David Leidental, il veut vivre pour lui seul et « le ratatiner ». Il rencontre Ruth Chahach, elle a un « gros popotin » et de « gros seins », des atouts merveilleux pour le séduire. Il l'épouse, et Leidental s'offre lui-même en cadeau de mariage. Une situation extravagante à la limite de l'absurde, où les promesses de félicité s'enlissent dans la torpeur d'un morne quotidien, où l'hystérie des uns ou des autres, éminemment théâtrale, dévoile un mal être angoissant et drôle. La scénographie minimale, où quelques accessoires soulignent le grotesque voire le burlesque, évoque un manège... qui tourne en rond. Essentielle, la musique endiablée aux discrets parfums Klezmer, jouée aussi par un trio - piano, violoncelle et clarinette -, suit avec humour et délectation les protagonistes. Partagés entre une âpre lucidité et une tendresse irréductible, l'auteur comme le metteur en scène savent faire rire et émouvoir, et au passage les acteurs décochent quelques répliques fulgurantes et de haute tenue philosophique...

Agnès Santi

---

*Yaacobi et Leidental* d'Hanoch Levin, mise en scène Alain Batis dans le cadre du festival *Un Automne à tisser* du 29 septembre au 18 octobre au Théâtre de l'Épée de Bois. Tél : 01 48 08 39 74.  
[www.epeedebois.com](http://www.epeedebois.com) ou sur [www.fnac.com](http://www.fnac.com)

Annonce du Festival avec photo

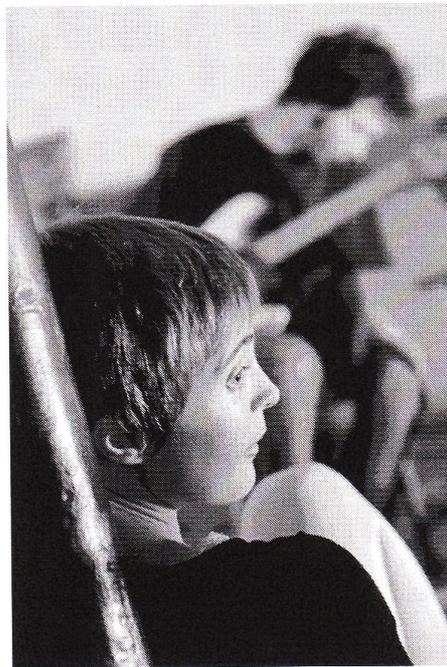


## "Un automne à tisser" : de si tendres liens

*Très jolie conférence-spectacle, hier, à l'Epée de Bois où Antonio Diaz-Florian reçoit pour la troisième année le festival que parraine Jean-Claude Penchenat. Ce dernier dirige vingt-six élèves comédiens et élèves danseurs de l'Ecole Paolo Grassi de Milan. Ne les ratez pas !*

Nous vous reparlerons plus longuement de ce festival pas comme les autres. Précipitez vous à la Cartoucherie, trouvez des soirées pour "Premiers pas" et d'autres pour "Un automne à tisser".

Parmi les artistes qui passeront plus tard, Marie Delmarès dans un texte de Marie de Beaumont, « *Sentier de dépendance* », avec le musicien et compositeur Johann Grandin (notre photo)



Nous continuons la chronique dans les heures qui viennent mais ne ratez pas

"*Genève-Paris-Milan*" un projet de Jean-Claude Penchenat, vendredi à 19h30, samedi à 21h, dimanche à 18h.

Et aussi "*L'Ecume des jours*" jusqu'au 20 septembre ou encore "*Calderon*" de Pier Paolo Pasolini du 10 au 20 septembre.

Toutes réservations tél au 01 48 08 39 74

# France Culture / *Jusqu'à la lune et retour*

Le 12 septembre 2009

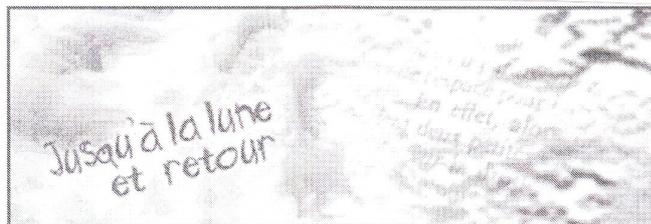
Aline Pailler

(Emission adressée au Jeune public, enseignants, parents...)

Table ronde avec **Jean-Claude Penchenat**, **Alain Karpati**, **Stanislas Grassian** et **Jacques Courtès**.

Déroulé de l'émission :

- Présentation du Festival par **Jean-Claude Penchenat** et de *Genève-Paris-Milan*
- Présentation avec extrait du *Train de 7h40...* par **Alain Karpati**
- Présentation du *Songe de l'Oncle* par **Stanislas Grassian** et **Jacques Courtès** et lecture sur extrait sonore (par Jacques Courtès)
- Rappel de la part d'Aline Pailler de la reprise de *L'Ecume des Jours* de **Béatrice de la Boulaye**.



Emission du samedi 12 septembre 2009

## 3ème édition du Festival « Un automne à tisser »

**INVITES** : Jean-Claude Penchenat, Alain Karpati, Stanislas Grassian et Jacques Courtès

**CARNET D' ENFANCE.** de Jacques Courtès - Mise en scène : Stanislas Grassian - Avec Jacques Courtès et Christine Kotschi

Ce spectacle poétique est un jeu de sonorités, musicales et vocales, qui interroge sur les projections que nous avons sur notre enfance

L'histoire

Alors qu'un personnage fantomatique et enfantin semble somnoler en fond de scène, un homme mûr arrive face au public. Non loin d'un antique pupitre il se livre avec douceur et enthousiasme, raconte une enfance méditerranéenne. Mais est-ce réellement son histoire qu'il nous raconte dans sa langue poétique et joyeuse, ponctuée des interventions musicales du personnage lointain? Ces deux là dans leurs univers séparés semblent bien communiquer mais uniquement par les sons. Son de la voix, son des instruments ou des objets, chacun semble avoir un langage bien à lui pour transmettre. C'est que foins de la forme, ce sont leur expérience sensible qu'ils échangent. Par taches successives, un tableau impressionniste de l'enfance se peint devant nous. Au fur et à mesure qu'il se développe, il parle de nous et rappelle que nous ne sommes qu'une projection de notre enfance

**LE TRAIN DE 7H40 ET AUTRES CONTES FERROVIAIRES.** de et par : Alain Karpati, musiconteur - direction de jeu : Carole Drouelle

Pendant près d'un quart de siècle, Benjamin Wolff œuvra en tant que musicien embarqué à bord de l'Orient Express. Des nombreuses pérégrinations ferroviaires qui ont jalonné son parcours entre Londres, Paris et Istanbul, il confie des fragments essentiels de sa mémoire, des rencontres qui l'ont marqué, mais aussi des musiques qu'il a jouées et composées à bord de ce train mythique...

Il s'agit ici de l'histoire de Benjamin Wolff, musicien attiré de l'Orient Express, entre souvenirs d'anecdotes de voyages et souvenirs des morceaux joués, ce spectacle est un questionnement fondamental de l'homme : La quête du bonheur



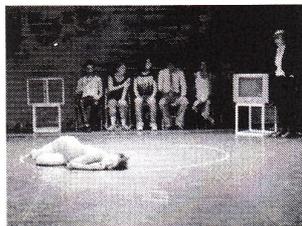
## **Calderon**

Publié par Safidine Alouache, le 14 sept 2009

### **Pedro, Paolo et Calderon**

Quand l'illusion au théâtre devient réalité... Pasolini s'est inspiré de « La vie est un songe », écrite en 1636 par Pedro Calderon de la Barca pour écrire cette pièce. Ce dernier avait utilisé dans « La vie est un songe » le procédé du théâtre dans le théâtre pour rendre illusoire la réalité du théâtre. Dans « *Calderon* », écrite en 1967, Pasolini reprend la trame, fait côtoyer la folie avec le quotidien et par l'illusion, fait tourner la tête à la réalité.

Rosaura se réveille trois fois dans trois mondes différents, en riche héritière, en prostituée, puis en femme de classe moyenne. A chaque réveil, Rosaura ne se reconnaît pas dans le monde dans lequel elle est projetée. « Mais où suis-je ? » crie-t-elle d'effroi, « Dans ton lit » lui répond-on à chaque fois. Mais qui sont ces gens se disant de sa famille ? Et que lui veulent-ils ? Et quel est ce monde dans lequel elle vit ?



### **Quand l'illusion arrive à tromper le théâtre...**

La pièce est un ensemble de tableaux différents transportant le spectateur dans une kyrielle d'univers et d'atmosphères. Là, les personnages évoluent entre différents univers sonores, musicaux. Ici, ils traversent différentes époques. Le spectateur est pris à rebrousse-poil. La pièce est composée de scènes originales. Ainsi, dos au public, deux comédiens utilisent une caméra qui projette leurs images sur une télévision située face aux spectateurs. Le décalage est ainsi opéré. Décalage de scène, de lieu et de temps comme si le temps théâtral était nié, aboli un moment pour faire émerger un nouveau temps, celui de la communication moderne où l'image est reine.

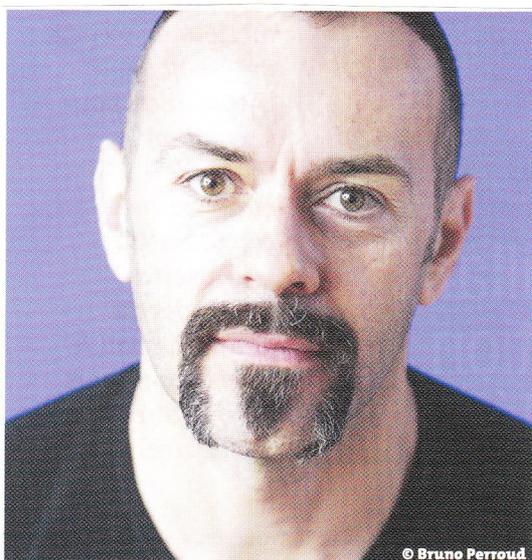
L'humour est au rendez-vous. Dans un jeu très prononcé, les comédiens plantent des personnages décalés les uns par rapport aux autres. La famille semble déchirer par une folie souterraine. Rosaura devient le symbole d'une contestation larvée contre une époque. Une belle scène de nu apparaît avec la mise en rapport de deux personnages dans leur intimité profonde. Nulle pudeur et nulle impudeur. Un équilibre juste dans lequel le corps est mis à nu sans que cette nudité ne vienne perturber l'équilibre émotionnel. Les mécanismes du théâtre sont démontés par le biais de « Celle qui parle au nom de l'auteur », un personnage qui intervient par intermittence pendant le spectacle.

C'est une pérégrination dans le temps et dans l'espace. Un rapport au temps qui fait que le jeu des comédiens évolue dans différentes époques par le biais de différents personnages. Le pari est difficile et tenu avec beaucoup de talent. Le tableau « Les Ménines » de Vélasquez est un élément important de la scénographie. Ce tableau, peint en 1656, interroge le lien entre réalité et illusion. Le décor est important dans ce sens. Décor composé entre autres par un rond, tracé sur le sol, habillé de pétales d'or argentées symbolisant le monde de Rosaura. C'est un voyage dans le théâtre de Pasolini, beau, cru et poétique. Un spectacle bien agencé avec une belle mise en scène originale qui n'a pas peur de bousculer les mécanismes du théâtre pour faire voyager le spectateur entre illusion et réalité.

Entretien avec Hervé Bernard Omnes et annonce de la reprise de **Mère veilleuses**  
*Spectacles partenaires annoncés dans l'agenda avec notule informative (voir partenariats pour la liste des spectacles cités)*



## Hervé Bernard Omnes



© Bruno Perroud

*“Mères veilleuses” – spectacle qu’il avait créé en janvier 2009 à L’Épée de Bois et qui avait alors rencontré un vif succès – est repris dans la petite salle du théâtre dans le cadre du festival Un automne à tisser,*

la comédienne Raquel Iruzubieta a fait appel à ses talents pour la pièce de Sylvie Chastain, dont elle partage l’affiche avec Christine Gagnepain. *“J’aime le théâtre documentaire. Redonner la vraie parole. Mères veilleuses s’inspire d’entretiens que Sylvie Chastain a eus avec des mères de détenus et dont les enfants avaient tué, volé, s’étaient suicidés en prison... Autour de ce thème, elle a bâti un texte sur l’amour maternel, sur ce lien indéfinissable et indestructible qui unira toujours une mère à son enfant.”* Sur le plateau, deux comédiennes: *“Quand l’une parle, l’autre est en action. Pendant toute la pièce, elles ont un jeu parallèle : elles se regardent seulement à la fin, se sourient et partent ensemble comme si ces femmes isolées, infirmes, étaient toutes connectées entre elles. Les fils de laine rouge qui composent le décor sont à la fois des liens, des toiles d’araignée, des filets de sang, puisque ces mères tricotent pour leurs enfants morts ou vivants.”*

## **Un Soir un Autre (blog)**

Le 17 septembre 2009

Guy Degeorges

### **Un Soir Ou Un Autre**

Danse Theatre Sons Partis Pris Mots Buto Amnésies

---

#### **UN SOIR OU UN AUTRE**

<http://unsoirouunautre.hautetfort.com/archive/2009/09/17/essais-erreurs.html>

« **Calderon** » de **Pasolini** à *l'épée de bois*, c'est un cas de conscience. Sans doute, je vais voir cette pièce pour de mauvaises raisons. Je tiens « *Rosaura* » de Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna, inspiré de ce texte-lui-même étant inspiré par *La Vie est un Songe* de **Pedro Calderon de la Barca**, pour l'une des plus belles pièces de danse que j'ai vue. Je désire revenir ce soir à la source, connaître l'histoire depuis le début, comprendre l'inspiration. Las. Ce que j'avais aimé en gestes dans *Rosaura*, est dans *Calderon* noyé dans le texte. Je voulais retrouver ce personnage émouvant, condamné à chaque réveil amnésique à se voir imposer une nouvelle identité, vivre son combat entre folie et révolte, une situation aux résonances métaphysiques. Je suis ce soir projeté en arrière dans le contexte politique pesant et spécifique de l'Espagne aux derniers temps du franquisme, englué dans un discours marxiste en boucle, interminable Pur jus 60's avant ses remix d'aujourd'hui version Badiou, prêts à télécharger. La langue de Pasolini est quant à elle poétique, mais toujours en arrière fond le soucis de démonstration. La dimension politique et sociale occulte le reste, l'emporte sur la réflexion sur la nature théâtre et la réalité. Cela m'assomme, je perds pied. Pourtant pas de reproche à la mise en scène. Celle-ci est précise et élaborée, installe à chaque épisodes- à chaque réveil de *Rosaura* en jeune fille riche, en pauvre prostituée, en folle- des climats surprenants. L'interprétation est forte et généreuse, l'espace dominé. L'ensemble riche, long mais justement à la limite de l'indigestion. Les choix sont assumés.

C'étaient quelques sorties et frustrations théâtrales, de mi-août à mi septembre.

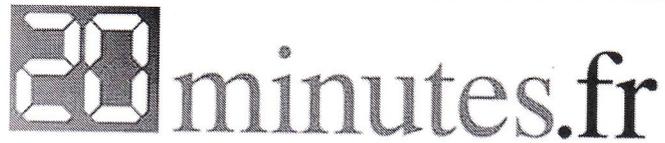
Guy Degeorges

## **20 Minutes**

Le 17 septembre 2009

Oihana Gabriel

Festival annoncé dans « *Les Bons Plans* »



### FESTIVAL

#### **UN AUTOMNE À TISSER**

Troisième édition et toujours plus de recherche dans l'art de la scène. Le festival accueille quatorze pièces de théâtre, montrant des œuvres de Boris Vian comme de Fédor Dostoïevski et invite à des ateliers et autres lectures pour que le public prenne part à cette croisière sur les planches.

*De 13 à 18 €. Jusqu'au  
1<sup>er</sup> novembre, au Théâtre de l'Épée de  
Bois, à la Cartoucherie, route du  
Champ-de-Manœuvre, 12<sup>e</sup>.  
M° Château-de-Vincennes.  
[www.unautomneatisser.com](http://www.unautomneatisser.com).*



Critique de *Crime et Châtiment*

**Crime et Châtiment**, de Dostoïevski, mise en scène de Nikson Pitaqaj  
Théâtre de l'Épée de bois (PARIS)

Avec Catherine Bloch, Florence Bolufer, Yan Brailovski, Luigi Cerri, Lina Céspedes, Coralie Cruard-Pradet, Stefan Godin, Joseph Hernandez, Zachary Lebourg, Rémy Leloup, Anne-Sophie Pathé, Leslie Salomon, Anna Valin, Henri Vatin

**Une toute nouvelle et riche adaptation.**

L'intelligence de l'âme de chacun, voilà le dessein majeur de Dostoïevski qui, ici, est bien mieux rendu, malgré quelques coupes possibles pour l'épurer. Dans l'une des magnifiques salles de la Cartoucherie de Vincennes, à l'Épée de bois, se joue cette nouvelle adaptation, établie directement sur la base du texte russe par Coralie Pradet, d'origine russe, et Nikson Pitaqaj, d'origine albanaise, qui signe aussi la mise en scène, très originale. Ceux qui aiment Dostoïevski, les écrivains russes, et cette mystérieuse âme slave, faite de fureur et d'infini, de langueur et d'exaltation, de mélancolie et de soubressauts, se retrouveront chez eux. Quinze acteurs, dont certains jouent deux personnages, restituent bien, avec beaucoup de présence et d'implication, ce mouvement constant, entre le faire et l'être, entre la noirceur et l'imperfection de l'humain et sa recherche de pureté et d'absolu, entre la culpabilité et la rédemption. L'homme russe cherche à comprendre ce que Dieu attend de lui, et à le théoriser. Jusqu'aux extrêmes : la morale ne justifie pas le crime, c'est le crime qui vient justifier la morale. Quelques illustrations massives et sanguinaires de ce paradoxe sont inutiles...

On s'en rappelle, Raskolnikov, pauvre étudiant solitaire, dans un monde rongé par la misère, se considère comme un être supérieur ayant tous les droits, dont celui de tuer ceux qui sont des obstacles aux "progrès" de l'humanité. Considérant que la vieille usurière perverse qui le roule sans cesse, est un parasite pour la société, il décide donc de la supprimer. Ensuite commence le jeu entre le chat et la souris, entre le juge d'instruction Porfiri (ici une femme) et le meurtrier. *Crime et Châtiment* est souvent considéré comme le premier polar de l'histoire : crime, enquête, policier... Il aurait servi de modèle de base aux créateurs de *Columbo* :-)

La plupart des adaptations théâtrales précédentes resserrent alors l'action autour de Raskolnikov, du meurtre du duel et de l'enquête. Ce n'est pas ce qu'a souhaité la Compagnie Libre d'Esprit. "*Nous voulions faire exister chaque personnage, approfondir chaque thème et respecter ainsi le projet de Dostoïevski, qui est de tracer le tableau d'une société toute entière, dégradée par les injustices sociales, le pouvoir, l'argent, la violence...*", dit Nikson Pitaqaj. *J'ai retrouvé dans cette œuvre la brutalité, la misère et le caractère impitoyables auxquels j'ai été confronté dans mon pays d'origine. Mais les signes de cette dégradation commencent à être visibles en France, et c'est pourquoi ce roman est si proche de nos préoccupations.*"

Faire tenir ainsi la dynamique et l'énergie de quinze acteurs dans deux parties (un soir sur deux ; sauf le samedi où elles sont coupées d'un simple entracte) avec cette fluidité chorale et intelligente est déjà une belle réussite pour un jeune metteur en scène, fort prometteur ; et pour ces quinze acteurs dont on perçoit, aussi, le grand plaisir d'être là et de jouer ensemble. "*Chaque soir est un cadeau*", me témoigne une comédienne. C'est donc avec d'autant plus de plaisir que je leur ferai quelques simples suggestions, pour aller plus loin, si possible, dans cette création qui mériterait de pouvoir s'installer quelque part, dans la durée.

D'abord, il y aurait à trancher plus clairement entre littérature, cinéma et théâtre (au profit du dernier :-). S'éloigner de l'axe "littérature" : le texte serait à couper un peu plus, sans le considérer comme sacré. Se défaire de l'axe "cinéma" : multiplicité des lieux sur la scène, "à la manière" de Dogville si l'on veut, mais trop nombreux et trop petits. S'appuyer sur le potentiel théâtral de cette équipe formidable : laisser aux acteurs davantage de liberté de jeu, de liberté "d'improvisation", en ne les obligeant pas à souligner des intentions et des enjeux dramatiques que le texte suffit à porter ; et leur laisser plus d'espace scénique où se déployer. Tout cela clarifierait pour le public quelques passages un peu chargés.

Ensuite, il pourrait être intéressant de débarrasser Raskolnikov de ses geignardises, petites frayeurs, lamentations, mendicités... Non au Raskolnikov qui chouine ;-). Raskolnikov est un cérébral, fier, orgueilleux, arrogant quelquefois. D'ailleurs, chaque fois que l'acteur joue dans ce deuxième registre, son intériorité irrigue tout son jeu, l'éclaire, la transformation est remarquable. Et il trouve naturellement ce "regard fixe et brillant" si cher à Dostoïevski, présent chez nombre de ses personnages ; par exemple : Nastassia Filippovna, de l'Idiot ; ou le Joueur Alexei Ivanovitch ; ou Dimitri et Aliocha Karamazov. Etc. Qu'il reste dans ce registre.

Le spectacle exprimera ainsi toutes ses possibilités actuelles ; et il est déjà d'une qualité bien supérieure à la moyenne. Noter aussi l'excellent travail sur le son, la lumière, le décor, les costumes. Et concevoir ou obtenir, svp, un dossier de presse et un programme, où la distribution sera clairement indiquée, avec un bref CV et la photo de chaque acteur. Ce n'est pas un détail : ces quinze comédiens défendent si bien leur personnage qu'il serait précieux de ne pas les oublier :-).

## France Inter

« Le Coup de cœur de Mr Guy » (Site Internet)

Le 26 septembre 2009

Guy Flattot

### Critique *Yaacobi et Leidental*



© Jean Marc Facchini

### **Yaacobi et Leidental**

De Hanokh Levin, mise en scène d'Alain Batis

Avec Raphaël Almosni , Alain Karpati , Emmanuelle Rozès , Marc-Henri Lamande , Louise Chirinian , Jean-Yves Duparc

Le théâtre d'Hanokh Levin est d'une grande densité et demande beaucoup d'énergie, de savoir faire de la part du metteur en scène et des comédiens. Et là, toutes les conditions sont vraiment réunies. Alain Batis à la mise en scène et les trois comédiens: Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc et Emmanuelle Rozès, accompagnés par la musique de Louise Chirinian, Alain Karpati et Marc-Henri Lamande, nous font entendre toute la poésie d'Hanokh Levin. Sur le plateau, entre cirque, théâtre et cabaret, la mise en scène d'Alain Batis nous entraîne dans un tourbillon d'émotions.

Yaacobi décrète un beau soir à son ami Leidental qu'ils ne sont pas "de la même espèce" et qu'il est temps pour lui de partir à la conquête de la vie. Finis le thé et les parties de dominos sur le balcon. Il décide d'être heureux et, en toute amitié, abandonne le malheur à Leidental. Yaacobi rencontre Ruth et son "gros popotin qui l'emmène vers le bas" alors qu'elle a "des idées si hautes", dit-elle. Leidental s'incruste, il veut sa part de bonheur !

A partir d'un cadre relativement simple, Hanokh Levin va tisser un théâtre d'une efficacité redoutable où l'on rit devant les grimaçantes postures de ses personnages s'enfonçant malgré eux dans les sables mouvants de la banalité et de la répétition, la tête désespérément tendue vers leurs rêves. Dans le même temps, on ressent la déchirure et la souffrance qu'engendre une telle position. Ces personnages se pensent maîtres de leurs destins, faute de ne pas soupçonner un instant qu'ils puissent être maîtrisés et encore moins, par quoi ou par qui. C'est dans cet écart, cette faille, que fouille inlassablement le théâtre d'Hanokh Levin, entre chatouillement et souffrance.

Au Théâtre de l'Épée de Bois du 29 septembre au 18 octobre, dans le cadre du Festival d'un Automne à Tisser.

# Tribune Juive

## Théâtre

### Hanokh Levin à l'honneur

Et si on débutait la saison théâtrale avec deux pièces de l'écrivain israélien le plus joué en France, Hanokh Levin, auteur de nombreuses pièces de théâtre et satires humoristiques et désespérées sur la condition humaine ?



« Yaacobi et Leidental » se joue dans le cadre d'un festival à la Cartoucherie.

- <sup>(1)</sup> Au Studio des Champs  
Elysées : 15 avenue Mon-  
taigne - 75008 Paris. Loca-  
tion au 01 53 29 99 19.
- <sup>(2)</sup> Du 29 septembre au 18  
octobre 2009. Au Théâtre  
de l'Épée de Bois, Cartou-  
cherie. Route du Champ de  
manœuvre -  
75012 Paris. Location au :  
01 48 08 39 74.

« Les insatiables » (1), mis en scène par Guila Braoudé, symbolise toute la quête désespérée d'amour de trois personnages : une femme - et quelle femme ! - incarnée par Marianne James et deux hommes, Yonathan (Lionel Abelanski), célibataire avare et malheureux, et Schlomo (Patrick Braoudé), marchand de préservatifs fantasque, tous trois excellents dans leur jeu extrême, entre folie, burlesque et dérision. A la re-

cherche de l'amour, ces trois « constipés du cœur », déploient une énergie démesurée pour atteindre leurs rêves de grandeur, de gloire et de fortune sans jamais dépasser leurs profondes mesquineries et médiocrité. Ici, les rêves se brisent les uns après les autres malgré leurs tentatives désespérées de s'y accrocher, surtout avec l'âge. Cette pièce brillante, flamboyante dans les excès et son langage cru, direct et poétique à la

fois raconte les blessures de l'amour déçu, de la solitude et de la propension à creuser son propre malheur.

L'autre pièce de Levin, parmi les plus connues, « Yaacobi et Leidental » (2) se joue dans le cadre d'un festival à la Cartoucherie, un automne à tisser, sous la direction artistique de Jean-Claude Penchenat. Cette pièce à trois personnages et trois musiciens, reprend l'idée de quête du bonheur par tous les moyens, si chère à Levin. Yaacobi décide de rompre avec son meilleur ami Leidental, condition sine qua non pour sa recherche effrénée du bonheur, en compagnie de Ruth avec laquelle il se marie. Et Leidental s'offre en cadeau de mariage. Humour, férocité, dérision et lucidité sont à nouveau au rendez-vous dans une partition musicale rythmée et endiablée. L'interprétation théâtrale et musicale est à la mesure de ce texte insolent, percutant et désopilant. ■

Michèle Lévy-Taïeb

## Musique klezmer

Le théâtre de l'Épée de Bois reçoit le 3e Festival d'un automne à tisser, parrainé par Jean Claude Penchenat. Ce festival donne l'opportunité à une douzaine de jeunes compagnies de tous pays de se produire, afin de tisser des liens entre disciplines. Ainsi on peut assister à un concert du groupe de klezmer, les Klez Têtes, à partir d'un répertoire classique et contemporain de chansons d'Europe de l'Est, dimanche 18 octobre 2009 à 14h30. On peut également retrouver Alain Karpati à la clarinette dans un spectacle intitulé le train de 7h40 et autres contes ferroviaires qui retracent les pérégrinations ferroviaires qui ont jalonné son parcours, au fil des rencontres et des musiques qu'il a jouées et composées à bord de ce train mythique. Du 27 octobre au 1er novembre 2009, au Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie. ■

## Télérama

Le 30 septembre 2009

Sylviane Bernard-Gresh

Critique *Le Songe de l'Oncle*



### LE SONGE DE L'ONCLE

D'après Fédor Dostoïevski, mise en scène de Stanislas Grassian.  
Durée : 1h30. Jusqu'au 18 oct., 16h (dim.), 19h (mer., sam., mar.), 21h (jeu., ven.), Cartoucherie-Epée de Bois, route du Champ-de-Manœuvre, 12<sup>e</sup>, 01-48-08-39-74. (13-18 €).

**TT** Adaptation d'un essai dramatique de Dostoïevski, la pièce met en scène l'arrivée d'un prince sénile et riche dans la petite ville de Mordassov. Il devient l'objet de toutes sortes de tentatives de séduction de la part des femmes. Le prince a-t-il rêvé qu'il demandait en mariage la fille de Maria Alexandrovna ou est-ce la réalité ? Les maquillages donnent aux personnages l'apparence d'automates d'une boîte à musique. Tous virevoltent autour d'un prince chauve, glabre, infirme et délabré, véritable épouvantail, dans une chorégraphie parfaitement orchestrée par Stanislas Grassian sur une musique grinçante de Luc Altadill. La scénographie (François de Lamothe), simple, habile et efficace, permet de jouer des ombres et des reflets comme si toute cette histoire n'était qu'un mauvais rêve. Tous les comédiens sont bien dans cette danse macabre, joyeuse et cruelle. On retiendra particulièrement Marco Candore, qui fait le prince, et Jacques Courtès, son neveu.

## Les Trois coups

Le 23 octobre 2009

Olivier Pradel

Critique *Thébaïde, fils d'Œdipe*

# Les Trois Coups

Le seul journal quotidien du spectacle vivant

## Trop d'antique tue l'antique

Pour monter « *Thébaïde ! Fils d'Œdipe !* », Claude Bonin a étudié toutes les œuvres que le mythe d'Œdipe a inspirées, de l'« *Antigone* » de Sophocle à Brecht, en passant par Euripide ou la « *Thébaïde* » de Racine. Il en offre une version étrange, puisant dans les codes antiques, mais par bien des points trop laborieuse.

*Thébaïde ! Fils d'Œdipe !* n'est ni un divertissement ni un miroir réaliste de notre modernité. Il s'apparenterait à une célébration antique, aussi déroutante et ritualisée que pouvait l'être la tragédie grecque, marquée d'une étrangeté que les siècles ne font qu'accentuer. Mêlant narration et représentation, les cinq comédiens déroulent sous nos yeux l'histoire des Labdacides, la famille royale de Thèbes : depuis l'enlèvement d'Europe jusqu'au règne de Polynice, né de l'inceste d'Œdipe. Après un – trop – rapide survol de cette histoire familiale, l'essentiel des scènes se joue durant les règnes des deux frères Étéocle et Polynice, jusqu'à la mort tragique de ce dernier.

Dans le cadre du festival Un automne à tisser, le Théâtre de l'Épée-de-Bois est fort à propos mis à profit pour cette reprise d'un spectacle créé en avril 2006 : une vaste scène carrée est installée entre deux rangées de projecteurs, devant un mur nu, percé de trois ouvertures. Pour un peu, le spectateur se croirait face à une *skênê* \* ! Aux angles, quatre comédiens vêtus de longs fuseaux noirs, portant des masques à l'antique, et chaussés de mini-échasses (les fameuses « cothurnes »), attendent d'entrer dans l'aire de jeu. Ici, les chœurs sont remplacés par les arrangements contemporains d'Arvö Part aux accents de techno.

Avec Michel Hellas, manipulateur et scénographe décédé en février 2008, Bonin a imaginé une célébration théâtralisée où les comédiens se font officiants d'un rituel venu d'ailleurs, dans l'espace comme dans le temps. Les gestes sont lents, les attitudes instables et démesurément accentuées, les corps contorsionnés, les voix lointaines et sourdes. La manipulation d'objets est remarquable : masques et boucliers s'animent, en particulier dans l'admirable duo entre Bénédicte Jacquard (Jocaste) et Cédric Revollon (jouant tour à tour les deux frères se disputant le trône). La présence ou l'absence des masques signalent l'entrée en représentation : il signent l'implication des comédiens dans le jeu, mais aussi leur attitude, authentique ou conventionnelle.



La mise en scène antiquisante, sur un texte aux accents raciniens, concourt à une étrangeté tout à la fois esthétique et bénéfique. Elle rappelle que le mythe n'est pas un reflet du réel, mais un archétype dans lequel le spectateur ne peut qu'en partie s'identifier. Dans cette tragédie sur le pouvoir et ses compromissions, il n'y a pas de leçon immédiate ou d'actualisation facile à trouver, juste à se laisser saisir.

D'où vient alors ce sentiment éprouvant d'un long ennui ? Peut-être d'un excès d'érudition qui a présidé à l'écriture de cette *Thébaïde* : la pièce est bavarde et, dès les premiers instants, le narrateur-bonimenteur Yohann Mateo Albaladejo perd son auditoire dans les arcanes de la lignée labdacide. Je me suis surpris à faire le vœu que cet Anamnèse (« qui fait mémoire ») soit un peu amnésique !

Pire, je soupçonne Bonin d'un peu de cruauté envers son public : son sujet est difficile, assez éloigné de nos références communes, servi par une langue soutenue, dans une mise en scène gesticulante (Serge Poncelet pourrait d'ailleurs occuper un peu moins l'espace). Les comédiens, oubliant parfois les contraintes qu'impose le masque, négligent aussi de se faire entendre : Marie Delmarès, notamment, enfouit dans les replis de son masque certaines de ses répliques ou les débite à toute allure. Le masque alors ne porte plus ni n'amplifie la voix mais l'altère. Mais, pour être tout à fait honnête, il faudrait préciser que, ce soir-là, ce jeu un peu tendu pourrait s'expliquer par un retard de plus d'une demi-heure dû à des problèmes techniques.

Forte d'une expérience de près de trente ans, la Compagnie du Château-de-Fable s'adresse avec cette *Thébaïde* à un public averti, appréciant la culture à la mesure de son aridité. Aux masos du ciboulot, en somme. Souhaitons-leur de rendre accessibles leurs trouvailles à un plus large auditoire.

# La Lettre du Spectacle

Octobre 2009

Yves Perennou

LA LETTRE DU  
SPECTACLE

## LES ARTISTES FACE AU MÉTIER

### À la Cartoucherie, l'automne pour tisser des liens

**A**vant de monter la pièce *Yaacobi et Leidental*, d'Hanokh Levin, Alain Batis avait déjà, à trois reprises, exploré des textes de l'auteur israélien aux rencontres de Haute-Corse (l'ARIA, de Robin Renucci). «*Parce que c'est un théâtre d'acteur, cette matière donnait un immense plaisir aux comédiens amateurs et professionnels, et au public*». En janvier 2008, il choisit Emmanuelle Rozès, Raphaël Almosni et Jean-Yves Duparc pour la jouer. Sa compagnie, la Mandarine blanche, est en résidence à l'Espace Jacques-Prévert d'Aulnay (93). La pièce est créée à Villiers-sur-Marne (94), puis jouée à Boulogne-sur-Mer (92), en coproduction. En octobre 2008,

l'équipe de sept personnes dont trois musiciens, pose ses valises au Théâtre de l'Épée de bois, à la Cartoucherie, pour la deuxième édition de l'Automne à Tisser. Alain Batis s'est associé dans cette aventure à Stanislas Grassian (Hic et Nunc), Jean-Claude Penchenat (avec Fattoria Vittadini), et Antoniono Diaz-Florian, directeur de l'Épée de bois. Ils poursuivent l'idée d'un festival porté par des compagnies solidaires. Elles sont treize et mutualisent les coûts de relations avec la presse et avec les publics, se concertent sur la programmation, veillent à la circulation des publics d'un spectacle à l'autre. Les représentations sont l'opportunité d'échanges, de lectures, de master-classes.

Après déjà cinq semaines en 2008, *Yaacobi et Leidental* y revient cette année, du 29 septembre au 18 octobre. «*L'objectif est de donner une visibilité à la pièce sur Paris*», justifie le metteur en scène. En 2008, la série avait débouché sur 50 contacts professionnels

et 13 dates vendues. La persévérance est aussi affaire de conviction : «*L'année dernière la pièce a monté en puissance, se souvient Emmanuelle Rozès. Nous avons fini complet et rencontré un engouement exceptionnel du public*». La compagnie a reçu l'appui de l'Adami, puis d'Arcadi pour la seconde. Automne à tisser – non subventionné – fonctionne sur un partage des recettes. «*Le regard que nous portons, ici, sur le spectacle de l'autre nous aide à progresser. Compagnies et grandes structures devraient sortir des stratégies individuelles*». Une aspiration qui rejoint le sujet de la pièce, drame loufoque où les personnages exacerbent leur rivalité dans une quête d'une illusion de bonheur. ● Y. P.



ESTELLE PIRELLENER

## La Terrasse

Le 1<sup>er</sup> octobre 2009

Agnès Santi

Critique *Le Songe de l'Oncle*

# La Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle



## Critique / Le Songe de l'Oncle

**Un très joli spectacle, profondément juste, qui n'édulcore en rien toute la risible cruauté de cette caustique comédie de Dostoïevski.**

Si cette comédie est si longuement applaudie, c'est parce que Stanislas Grassian, qui est aussi acteur dans la pièce, parvient à créer un équilibre subtil et visuellement très abouti entre tous les personnages, un équilibre qui n'est pas dû à une quelconque sophistication ( la scénographie est simple et efficace) mais bien au placement des corps dans l'espace autant qu'aux voix, à une fine caractérisation de chacun des protagonistes, et dans une moindre mesure à l'accompagnement musical au piano, inégal mais globalement plutôt réussi. L'intrigue tient en quelques mots. Dans la bourgade de Mordassov, l'arrivée du Prince K., sénile mais riche, provoque un vent de folie, les dames de la ville voulant attirer l'illustre vieillard chez elles, afin qu'il épouse leur fille. La première "pipelette" d'entre elles, Maria Alexandrovna, habile, déterminée et pragmatique, pense donc unir ce « *débris de notre aristocratie* » et sa fille Zina, belle et vertueuse, elle-même amoureuse du jeune Vassia, sur le point de mourir. C'est le maladroit Pavel Mosgliakov, qui rêve d'épouser sa fille et l'a demandé en mariage, qui lui a donné cette idée. L'adaptation est écrite de son point de vue, celui d'un homme somme toute fragile et influençable, touchant et peu rusé.

### Corps branlant de marionnette

Ecrite en 1857 au sortir du baignoire, la comédie satirique et grinçante, portrait au vitriol d'une société avide d'argent au point de négliger ses enfants et de se démener frénétiquement pour s'approprier les biens et le titre d'un vieil homme à la raison vacillante, oscille entre tragique et comique, réalisme et onirisme, burlesque et grotesque. Quelques échos au *Songe* shakespearien se font même entendre, et il est vrai qu'ici le réel se lit très différemment selon les personnages. Celui autour duquel tout le monde gravite bien malgré lui, c'est le fameux Prince, tout de blanc vêtu, masqué et perruqué, au corps branlant de marionnette ou de pantin désarticulé. Aussi fragile que ridicule, et théâtralement formidable ! C'est Marco Candore qui l'interprète avec jubilation, tandis qu'autour de lui le manège pitoyable et effréné des candidats à la richesse se déchaîne. La seule figure qui échappe à la mesquinerie généralisée, c'est celle de la jeune, droite et belle Zina. Le ballet est finement orchestré, dans la très belle salle boisée du théâtre de l'Épée de Bois, sans sièges de velours mais très chaleureuse...

Agnès Santi

---

*Le Songe de l'oncle*, d'après Dostoïevski, adaptation et mise en scène Stanislas Grassian, du 27 septembre au 18 octobre, mardi, mercredi et samedi à 19h, jeudi et vendredi à 21h30, dimanche à 16h, dans le cadre du Festival Un Automne à tisser, au Théâtre de l'Épée de Bois, Cartoucherie, 75012 Paris. Tél : 01 48 08 39 74.

## ***Théâtre du blog***

Le 2 octobre 2009

Christine Friedel

Annonce du Festival



### ***Un automne à tisser***

Le Théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie de Vincennes offre ses trois magnifique salles, « salle en pierre, salle boisée, salle studio », sans compter son chaleureux cabaret, à Alain Batis et Stanislas Grassian, avec le soutien fraternel de Jean-Claude Penchenat, pour des rencontres de théâtre originales. Ainsi, les deux metteurs en scène refusent la fuite en avant et le devoir de nouveauté à tout prix : Alain Batis reprend avec bonheur son réjouissant et terrible *Yaacobi et Leidental* de Hanokh Levin. Cette quête du bonheur, violente, pitoyable et digne, au bout du compte – la femme aux aspirations élevées vers la musique, l'homme fasciné par la chair appétissante de la pauvre idéaliste, et son ami qui se voue lui-même à l'esclavage (tout vaut mieux que rien...) - , c'est la nôtre, ce qui nous autorise à en rire. Stanislas Grassian reprend *Le Songe de l'Oncle*, d'après Dostoïevski (1).

Ils ont invité Nikson Pitaqaj pour un autre Dostoïevski, une adaptation de *Crime et châtiment* qui doit retenir l'attention : le metteur en scène et sa troupe (une quinzaine d'acteurs) ont pris le parti de donner toute sa place au roman, par le nombre de comédiens, et par la durée (spectacle en deux parties). Mais le plus intéressant est l'utilisation de l'espace, dans la grande salle de l'Épée de bois : de petites « mansions » sur des praticables, dessinent les espaces clos du débat privé – Raskolnikov seul dans sa chambre ou visité par la juge Porfiri, le cabinet de celle-ci ( le metteur en scène y voit la « part féminine » de Raskolnikov en guerre avec lui-même), la chambre de la prostituée, le cabaret... - dans un immense espace traversé d'une diagonale figurant la rue. Les cheminements répétés, sans cesse retracés, la « qualité de marche » de chaque personnage donneraient presque à eux seuls l'épaisseur du roman. À voir, si ce *Crime et châtiment* passe près de chez vous, en espérant une reprise.

À voir aussi *Sentier de dépendance*, de Marie de Beaumont, avec Marie Delmarès. Apparemment, une comédie rose et noire, le portrait piquant d'une charmante innocente qui raconte ses amours ratées, avec une pointe de satire vive et drôle des mœurs des cultureux et artistes nombrilistes – mais c'est tellement beau d'être Muse !-. L'auteur metteur en scène et la comédienne ont choisi la légèreté : elle danse sa vie, en tutu noir, appuyée par une guitare très douce, avec courage, séduction et humilité. Et peu à peu avec pudeur –presque trop, parfois- on en arrive à l'essentiel expliqué par ce drôle de titre : est-ce qu'on ne se trompe pas de vie, en passant et repassant par des sentiers qu'on a soi-même tracés, peut-être, mais qui ne sont pas les bons, qui ne sont pas soi ? Le temps du spectacle, la chenille ne devient pas papillon, elle l'était déjà. Mais le papillon découvre qu'il peut se poser ailleurs.

Christine Friedel

Les deux spectacles : jusqu'au 18 octobre. Le festival continue jusqu'au 1er novembre. Jusqu'au 4 octobre - le spectacle sera repris du 23 février au 14 mars au Lucernaire.

## **Un Soir un Autre (blog)**

Le samedi, 03 octobre 2009

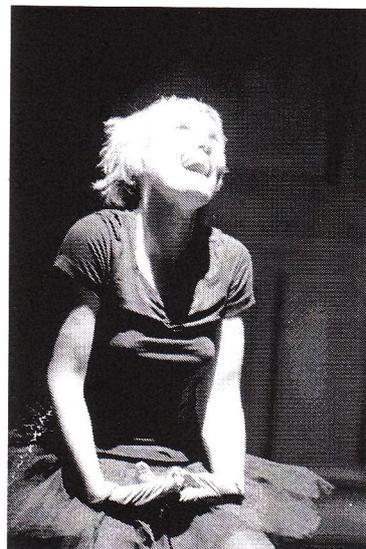
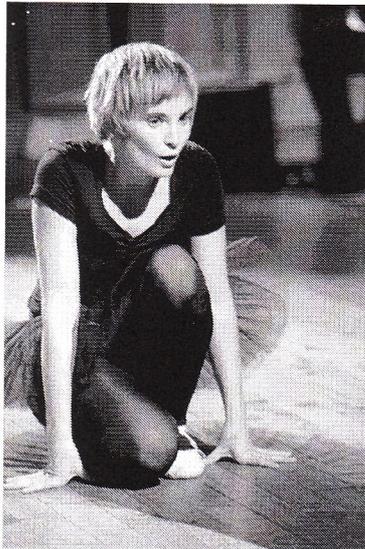
Guy Degeorges

### **Un Soir Ou Un Autre**

Danse Theatre Sons Partis Pris Mots Buto Amnésies

#### **Marie, Marie**

Ici, tout s'exclame à la première personne: une jeune femme qui d'autorité se confie, surtout clame ses amours, sur un mode rock'n roll. A dire vrai, Marie-qui-joue je la connais déjà de vue. Juste assez pour croire la voir ici comme dans la vie. Vraie et immédiate, évidente, d'ici et d'aujourd'hui. Rien à voir avec une Antigone, ni avec aucun rôle qui semblerait bien construit et distancié. Les mots dans sa bouche sont pourtant ceux d'un double, d'une autre Marie-qui-écrit. Et ce personnage ainsi créé qui livre crus ses émois... à y regarder de plus prêt semble très occupé à se cacher lui-même derrière l'ironie.



Car parler à l'envie de ses amants, est ce pour éviter de livrer trop de soi-même? Dans les premiers rôles de son récit: l'Acteur qu'elle vient de quitter, surtout l'Ecrivain qui veut écrivain maudit et aime la jeunesse par-dessus tout. Son portrait d'imbu est acide et irrésistible. Mais s'offrir à la littérature, en muse de 18 ans, ce n'est pas une vie, ni coucher utile, et peut-être même un marché de dupe. Candeur, amour et cynisme, coups de griffes, en creux de la statue de l'écrivain rapetissé s'imprime le portrait d'une femme éperdue dans ses éducations sentimentales. Qui s'efforce ici de faire oublier par piques et pirouettes en quoi elle pourrait elle-même souffrir: ce n'est pas rien de nous faire rire avec la description de son suicide raté, ni en évoquant celui bien réussi de Jean Seberg- une autre identité d'emprunt.

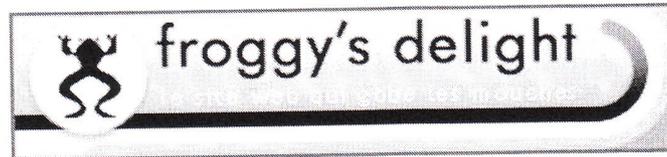
Marie-qui-joue met ici à contribution tous ses talents. Elle part à l'assaut du public, déploie charme et énergie, chante comme l'on se moque et danse comme l'on vit. Rien de gratuit, les pas et les notes dessinent des nuances, nous guident dans ce jeu de pistes, par détours et raccourcis, les ruptures ne cassent pas le récit. Plus que les mots, la voix et les gestes s'avancent sans se masquer... c'est au final un très bel exercice d'évitement de soi, qui laisse frustré et content. On aurait très envie de retrouver encore ce beau personnage, pour plus longtemps, mieux comprendre l'avant- ses rapports avec sa maman-, et connaître l'après de cette vie marquée par l'empreinte des amants.

# *Froggy's delight*

Le 4 octobre 2009

Sandrine Gaillard

## Critique *Sentier de dépendance*



Monologue dramatique écrit et mis en scène par de Marie de Beaumont, avec Marie Delmarès.

"*Sentier de dépendance*" de Marie de Beaumont est la confession d'un parcours de femme.

Elle raconte, réfléchit et prend conscience des relations qu'elle a entretenues avec sa mère et ses amants. Elle a toujours obéi à leur attente et s'est fondue dans le personnage qu'ils avaient créé pour elle : toujours dépendante du désir et du regard de quelqu'un. Elle se libère de leur tutelle, revisitant son histoire.

Et si elle choisit d'être actrice, en conscience, c'est qu'elle cherche à transformer cette habitude en une activité qui lui soit avant tout bénéfique.

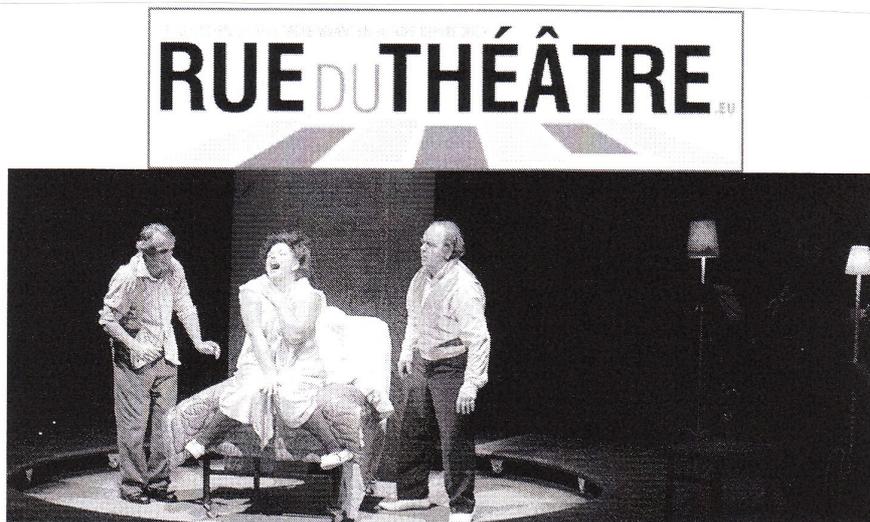
La pièce se joue à deux: la femme-actrice interprétée par Marie Delmarès et Johann Grandin qui l'accompagne à la guitare électrique. La musique fait écho aux fêlures, aux blessures du personnage, elle accompagne une voix qui chante et un corps qui danse. Marie Delmarès grâce à sa formation de danseuse incarne avec naturel son personnage.

Elle exprime à la fois la fantaisie et la névrose avec la même puissance. Elle donne corps à la femme-actrice qui, fragile, en demande d'amour et de reconnaissance, se libère, à petit pas, des jeux de miroir et décide de son propre destin. On perçoit également toute la tendresse qu'elle sent pour son personnage. Elle s'est appropriée un texte difficile, logorrhée perturbée, signes de dépendance et de rébellion, faisant siens les doutes et l'ambition d'être de son personnage.

La mise en scène de Marie de Beaumont met l'accent sur le jeu de l'actrice, elle maintient le délicat équilibre entre le récit d'une conscience et la présence d'un corps en mouvement.

Nous saluons donc cette belle performance qui donne plus d'une fois le frisson.

Critique *Yaacobi et Leidental*



**Yaacobi et Leidental**

**Pour être heureux comme les autres**

Dans cette fable loufoque, l'auteur israélien Hanokh Levin, dresse le portrait haut en couleurs de trois personnages attachants qui veulent croire que le bonheur est au bout du chemin. Trente deux tableaux ponctués de chansons, nous entraînent dans un monde fantasque au comique amer.

Tout commence donc le jour où Itamar Yaacobi, pris d'un éclair de lucidité, se dit qu'il est temps de vivre enfin. Cela signifie pour lui délaisser son cher ami David Leidental, avec qui il passe ses soirées à jouer aux dominos en buvant du thé. Le voilà soudain persuadé que le seul remède à sa fade existence est de partir en quête du bonheur.

Son fantasme du bonheur - c'est bien là tout le propos de la pièce car on verra notre personnage déchanter peu à peu - se matérialise sous les traits de Ruth Chahach, une femme pianiste qui l'attire dans ses filets grâce à ses formes voluptueuses. Notre homme se persuade alors que faute d'avoir eu le coup de foudre, il peut bien apprendre à l'aimer afin de goûter à la félicité ! Cerise sur le gâteau, le jour de son mariage, son vieil ami, bien décidé à ne pas finir seul sa vie, s'offre lui-même en cadeau de mariage et devient le larbin du couple.

**Bonheur factice**

Passés les premiers temps de ravissement, Yaacobi découvre le vrai visage de sa nouvelle épouse. Cette dernière n'a rien d'une mélomane et elle l'a séduit, comme elle en a séduit d'autres avant, par seul appât du gain. Bonheur factice n'est pas durable, Yaacobi réalise alors qu'il retournerait bien jouer aux dominos. Il n'était finalement pas si malheureux alors !

L'auteur Hanokh Levin nous offre un texte imagé d'une drôlerie acerbe, parfois cru mais toujours teinté d'une grande tendresse envers ses personnages. Les répliques fusent, dépeignant avec finesse ces êtres déboussolés, en attente d'un avenir plus radieux et perdus devant la multiplicité des choix qui s'offrent à eux.

La mise en scène donne au spectacle un petit air de cirque avec ce plateau qui tourne et un jeu de lumières réussi. Effet accentué encore par les costumes, le maquillage et par les trois musiciens qui ponctuent le spectacle d'accords endiablés.

Quant aux trois comédiens chanteurs ils excellent chacun dans leur partie, en particulier Raphaël Almosni qui nous régale de tirades dans le plus pur style de Woody Allen. Finalement, à chacun sa définition du bonheur.

# Les Trois Coups

Le 5 octobre 2009

Angèle Lemort

Critique *Sentier de dépendance*

## Les Trois Coups

Le seul journal quotidien du spectacle vivant

### Hors des sentiers battus

C'est un doux automne que celui qui se passe en ce moment au Théâtre de l'Épée-de-Bois. En effet, c'est dans ce chaleureux théâtre que se tient en ce moment le festival Un automne à tisser. Mais s'il est facile d'y nouer des liens (paraît-il), il y en a d'autres qui sont plus difficiles à défaire. Ainsi, de routines en dépendances, il n'y a qu'un pas, celui qui nous emmène sur un chemin personnel, une route pas commune. Quelques enjambées sur un « sentier de dépendance » qui nous garderont tout à fait éveillés, le temps d'une soirée.

**J**E DOIS AVOUER que j'étais inquiète à l'idée d'un spectacle joué par une seule comédienne et dans lequel on nous laisse entrevoir un croisement entre la parole, la musique et la danse. Peur de m'ennuyer sans doute. Peur également d'assister à un mélange flou de formes artistiques soutenant un propos qui, à première vue, a été traité maintes et maintes fois et qui n'est, en outre, pas forcément des plus consistants.

En effet, ce n'est pas toujours très passionnant d'écouter pendant une heure une inconnue parler de la personne dont elle se sépare, sauf si...



Sauf si elle arrive par miracle à nous captiver. Et, ici, curieusement, cela nous intéresse ! Oui, étrangement, car même lorsqu'il s'agit de votre meilleure amie qui s'épanche au café pendant des heures sur les habitudes et les détails de tout ce qu'elle supporte ou non chez son « ex », cela peut sembler difficile par moments de rester attentif, en bon(ne) ami(e) que nous sommes ! Mais dans *Sentier de dépendance*, rien de tout cela. Déjà parce que la bonne copine, qui est souvent là pour écouter les confidences, est absente ! Ici, il n'y a qu'un miroir pour donner la réplique à la comédienne. Miroir, mon beau miroir, écoute-moi, s'il te plaît ! Sans trop en abuser, la comédienne s'en réfère d'ailleurs quelquefois à son reflet. Mais, très vite, c'est nous que nous voyons en toile de fond de ce reflet... Nous qui sommes venus regarder un spectacle, nous devenons ainsi partie prenante de cette histoire. Si bien que c'est à nous qu'elle les confie, ses tirades sur son « ex ».

Mais, loin de paraître romantico-dépressive, c'est avec une tout autre humeur que ce petit bout de femme nous dévoile un détail par-ci par-là, esquisse un pas de danse ou une chansonnette un rien mutins, avec lesquels nous chercherons toute la soirée à reconstituer le puzzle de sa vie sentimentale. Amusante énigme, l'histoire amoureuse de cette femme va au-delà de l'anecdote. Car, finalement, nous n'en saurons pas tant que cela. Tout ce que nous découvrirons restera de l'ordre d'impressions brossées avec une palette de nuances subtilement dosées, non seulement par la plume délicieusement cynique et incisive de Marie de Beaumont, mais, aussi, par le jeu étonnant et tonifiant de Marie Delmarès. Tel un vilain petit canard non « palmé », celle-ci déambule vêtue d'un tutu noir avec pour seule excentricité des gants mauves. De très jolis et simples gants qui nous apparaissent alors comme une discrète touche personnelle. Détail intime, très certainement, à l'image du vécu qui semble avoir nourri et l'écriture et l'interprétation des mots de Marie de Beaumont. Des mots choisis avec attention, qui nous surprennent autant qu'ils nous émeuvent, tout cela sur un fond sonore composé dans l'instant.

Le but n'est pas d'être original. Pourtant, ça l'est. Le but n'est pas de surprendre. Néanmoins, ça surprend. Le but n'est franchement pas d'être drôle, et l'on rit volontiers. Cela pourrait paraître convenu, et cela ne l'est pas vraiment. Et même si l'exercice semble un tantinet narcissique, ce « sentier de dépendance » n'en reste pas moins une curiosité artistique qui maintient notre attention. Pas d'artifice, pas de sur-jeu, pas d'excentricité gratuite. Mais plutôt une sincérité, un humour aigre-doux, une énergie pétillante, un ton léger, une touche d'excentricité et un esthétisme raffiné qui n'auront de cesse de nous séduire. Il est si doux d'y succomber.

Critique **Yaacobi et Leidental**



**Hanokh Levin mené tambour battant**

*Pour la troisième année consécutive, le festival « Un Automne à tisser » attire curieux et connaisseurs au théâtre de l'Épée de Bois. Lieu de rencontres entre public et artistes, il s'est donné pour vocation de sortir les compagnies théâtrales de l'isolement artistique et d'ouvrir une réflexion commune sur la place du théâtre aujourd'hui. En plus des spectacles, le théâtre devient également un lieu de lectures, d'ateliers et de stages animés par les artistes. Le cadre chaleureux de l'Épée de Bois se prête bien à l'exercice. Pour sceller leur participation à cet événement, la compagnie « La Mandarine Blanche » et son metteur en scène, Alain Batis, ont choisi de reprendre Yaacobi et Leidental, comédie hautement grinçante de l'auteur israélien Hanokh Levin.*



© Estelle Fridlender

Las de s'adonner au plaisir quotidien d'une partie de dominos et d'une tasse de thé, Itamar Yaacobi décide de rompre la routine qui le lie à son meilleur ami, David Leidental, et de croquer, enfin, la vie à pleines dents. Il s'est vite entiché de la plantureuse Ruth Chahach, et s'efforce de se persuader de sa volonté d'être heureux. Mais c'est peine perdue, car se battre pour une vie meilleure, chez Levin, est voué à l'échec. Savoir quelqu'un plus malheureux que soi ne suffit pas à rendre heureux : même en présence du désespéré Leidental, Yaacobi ne peut trouver la félicité. Tels des personnages beckettien, le trio de la pièce passe son temps à penser au lieu d'agir, à s'engluer dans le quotidien au lieu de le changer.

Le décor est un simple manège forain, entouré d'un cercle de bois sur rail, où tout roule et se déplie. Sur la piste, les comédiens ont l'air de clowns tristes, gesticulant à l'excès. À l'image de la vie de ces trois personnages, le décor tourne en rond. Aussi simple qu'une scène de cabaret, la scénographie sert merveilleusement la pièce, lui permettant d'adopter le rythme rapide et enlevé d'un tour de piste et contribuant à l'interprétation farcesque et corporelle.

Alain Batis, qui connaît bien Levin pour avoir déjà monté deux de ses textes, choisit de souligner le grotesque par des costumes typés, des maquillages outrés, déréalisant ainsi les personnages pour mieux les humaniser. Il plonge dans l'exubérance sans hésitation, travaillant certaines scènes comme des moments de vaudeville.

La musique, essentielle dans cette pièce « aux trente tableaux et douze chansons », composée par Cyriaque Bellot, mêle sur scène une exaltante euphorie à des accents tragiques. Endiablée puis mélancolique, la partition prend par moments de charmantes couleurs klezmer et est interprétée par trois musiciens brillants.

Les comédiens forcent un peu la note, avec une ardeur qui confine presque à l'hystérie. Leur exaltation dans les airs les plus enlevés est toujours trop intense pour ne pas relever du désespoir. Si le parti pris de l'excès est juste, son défaut est de n'opposer aucune alternative au comique outrancier. La voix forte d'Emmanuelle Rozès, presque criée, s'effrite parfois, et on aimerait la voir explorer d'autres registres pour révéler toute l'ambiguïté du personnage. Raphaël Almosni se distingue en un Leidental très fin, au désespoir éperdument drôle, dont le comique révèle à chaque instant le mal-être.

Les comédies de Levin, souvent qualifiées de « grinçantes » ou de « crues », suscitent des réactions ambivalentes. Le spectateur oscille sans cesse entre rire et empathie ; les réactions contrastées de la salle de l'Épée de Bois témoignent bien de la réussite du spectacle.

## **Visioscène**

Du 6 au 13 octobre 2009

François Varlin

Mise en avant du Festival et de **Yaacobi et Leidental** sur la première page du site Internet.

Festival  
UN AUTOMNE À TISSER

✕ YAACOBI ET LEIDENTAL

VOIR LA BANDE ANNONCE

les bandes annonces de spectacles  
**visioscene**  
03.com

Pour vous inscrire à notre newsletter

Saisissez votre mail

OK

Critique *Yaacobi et Leidental*



**Des dominos au mariage**

Mais pourquoi venir au monde si c'est juste pour jouer aux dominos ? Ou comment tout plaquer, même son meilleur ami, pour prendre du bon temps... Yaacobi a décidé de profiter de la vie. A un âge déjà avancé, il considère qu'il n'a plus de temps à perdre à jouer aux dominos avec son ami Leidental. Après avoir « plaqué » son ami de toujours, le voici parti pour une nouvelle vie. Il aborde la plantureuse Ruth Chahach. Il se persuade qu'il est amoureux de la belle et se marie avec elle. Mais son amitié avec Leidental, qu'en est-il ? Amour et amitié seraient-ils antinomique ?



Entre Yaacobi et Leidental, c'est une histoire d'amitié usée. A passer trop de temps avec son ami, on passe sans doute à côté de merveilleuses choses. Comme le sexe. Du moins, c'est ce que pense Yaacobi. A un âge où les cheveux sont grisonnants, la pulsion organique peut se réveiller dans un dernier sursaut. Et dans ce sursaut, Yaacobi veut découvrir l'amour, pardon le sexe. C'est sans doute le destin de cet homme, qui a pris conscience de sa modernité tardivement, et qui ne semble pas concevoir une vie réussie sans la conformité d'un mariage saupoudré de sexe. Abandonner son ami pour être à soi.

**Union libre**

L'énergie du spectacle transporte le spectateur vers du théâtre dont le corps est roi. Ici, les mimiques, le chant, la musique font de la pièce un cocktail savoureux dans lequel le dynamisme des comédiens donne au spectacle couleurs et gaieté. Les costumes sont taillés tout en longueur et largeur. La présence du corps, même quand elle est muette, parle. Le jeu des comédiens est assez tranché, chacun avec sa partition. Emmanuelle Rozes dans le rôle de Ruth Chahach, et tout en rondeur, représente la volupté. Raphaël Almosni dans le rôle de Leidental, plutôt maigre et dans son costume étriqué, est un homme en proie à une timidité malade devant la vie. Le jeu est tout en tendresse et en émotion avec des tranches d'humour qui donne au personnage de la profondeur. Jean-Yves Duparc, dans le rôle de Yaacobi, plante un personnage rond et clownesque dans le bon sens du terme avec une amplitude de mouvement et une gestuelle bien coordonnées. Yaacobi se décline en personnage tout en humour et émotion même si derrière les répliques se cachent un « arriviste » qui veut arriver à profiter de la vie quitte à écraser Leidental.

Le décor est une scène ronde laissant présager dès la première scène un hommage appuyé au cirque. Le personnage de Yaacobi a des traits tirés avec le teint blafard d'un clown sorti d'un cirque. Le maquillage légèrement accentué, la mine déconvenue, l'habit ouvert, il semble incarner un appétit de vie réfréné par une existence de vieux garçon. Et en vieux garçon, il veut prendre sa revanche comme un jeune homme. Le trio des musiciens violoncelliste, clarinettiste et pianiste campés par Louise Chirinian, Alain Karpati et Marc-Henri Lamande donnent une touche music-hall au spectacle. C'est une pièce où la tendresse et l'humour partagent la scène. Ici, le cirque a rendez-vous avec le chant. La musique avec le théâtre, le cirque avec le cabaret. Toutes les gammes du jeu, vocales et corporelles, sont déployées. Une comédie, trente tableaux et douze chansons composent ce cocktail.

## L'Arche Magazine

Le 8 octobre 2009

Karolina Wolfzahn

Présentation du Festival avec photo



### Un automne à tisser

■ La 3<sup>e</sup> édition du festival Un automne à tisser retrouve le théâtre de l'Épée-de-Bois. L'expérience est devenue un rendez-vous incontournable avec un public déjà fidèle. Des projets variés, la recherche, les sensibilités, le partage, sont les maîtres mots des compagnies qui se retrouvent dans ce lieu magnifique, accueillies par Antonio Diaz-Florian. Le titre évoque ces liens et ces mouvements à tisser ensemble. On ne peut citer tous les spectacles.

• *Yaacobi et Leidental*, de Hanokh Levin, jamais démodé, depuis sa création au Caméri de Tel-Aviv, en 1972, toujours aussi caustique, avec son humour féroce et sa tendresse. Dans la mise en scène d'Alain Batis, les trois co-



médiens et les trois musiciens déploient l'énergie et le talent nécessaires à cette farce métaphysique. « *Moi, Itamar Yaacobi, quarante ans, déclare par la présente avoir soudain pris conscience que si je suis venu au monde c'est pour vivre. Je vais donc de ce pas rompre avec mon meilleur ami, David Leidental...* » Une cascade de couplets enlevés avec brio, des émotions intenses

et des répliques étonnantes, sur un rythme endiablé. (18 octobre.)

• *Le train de 7h40 et autres contes ferroviaires*. Benjamin Wolff est musicien-voyageur pendant près de 25 ans sur l'Orient-Express. Il parle de ses rencontres

et des musiques qu'il a composées. Le train mythique parcourt Orient et Occident. L'homme à son bord est, plus qu'ailleurs, à la recherche du bonheur. Alain Karpatis – comédien, conteur et musicien – participe à deux formations,

et des répliques étonnantes, sur un rythme endiablé. (18 octobre.)

• *Le songe de l'oncle*, unique texte écrit pour le théâtre par Fedor Dostoïevski, reflète les souffrances de l'auteur, cachées derrière le rire. Dans la petite ville de Mordassov, où tout le monde se connaît et s'épie, arrive le prince K., vieil homme cadavérique refusant son âge. Il devient la marionnette de la première dame de la ville, Maria Alexandrovna, et le centre des intrigues autour de sa fortune. (18 octobre.)

• *Hyènes*, de Christian Siméon. Condamné à la guillotine sans preuve de culpabilité en 1832, pour le meurtre de son amant et de sa mère, Théodore Frédéric Benoît s'adresse au public. Une his-

toire violente et puissante. (Du 20 octobre au 1<sup>er</sup> novembre.)

les Klez Têtes et le Grand Klezmer. Il livre, avec ce conte musical, une jolie occasion d'apprécier son talent. ● K. W.

Théâtre de l'Épée-de-Bois, Cartoucherie, Route du Champ de Manœuvres, 75012 Paris. Rens.: 01 48 08 39 74.

Critique *Mères Vieilles* et Interview de Sylvie Chastain



### Un hymne à l'amour

Huit monologues de mères, pour une déclaration d'amour à son enfant, par delà les huées et les regards inquisiteurs.

Dealer, happé par la spirale infernale de l'argent facile, mère de 14 ans et déjà jugée pour infanticide, tueur en série de l'autre côté de l'Atlantique, prostituée taillée pour l'oubli, ces regards de l'ombre sont mis en lumière par l'amour de leur mère. Un amour qui reconnaît l'erreur dans la douleur de l'absence. Huit femmes racontent sans tabous et avec une grande sincérité, leur quotidien de mère. De l'intime au sordide, elle porte en gloire leur amour pour leur enfant dont le destin a basculé dans l'horreur du fait divers. Un témoignage touchant et simplement bouleversant.



© Darius Salimi Iruzubieta

### Une belle leçon d'humanité

La pièce de Sylvie Chastain est d'une étonnante poésie. Elle file la métaphore sans jamais tomber dans le pathos d'un sujet aussi délicat à aborder que l'amour d'une mère pour son enfant. L'auteur propose, tout en demie teinte, le portrait de huit femmes accablées par la médiocrité d'un quotidien qu'elles affrontent avec force et sincérité. Un style elliptique ainsi que de remarquables mise en abîmes, donnent à l'ensemble de la composition un chromatisme d'une touchante vérité. Chaque femme témoigne de la réalité de son quotidien en recourant à un champ lexical d'une beauté toute exceptionnelle. Hervé-Bernard Omnes réalise une mise en scène d'une rare élégance en faisant des choix judicieux de couleurs et d'objets se révélant être en parfaite adéquation avec la dimension symbolique du texte.

La pièce est donnée dans la petite salle du Théâtre de l'épée de Bois, plongeant le spectateur dans une intimité propice aux témoignages de ces femmes qui osent parler d'elles. Six cercles de lumière dessinent une aire de jeu qui fait l'économie d'un décor abondant. Des cintres suspendus, habillés de haillons aux couleurs rouges, prolongés par des fils de laine, tissent la trame de ces témoignages qui explorent les émotions fortes de ces femmes qui tricotent paisiblement. Des notes de piano ponctuent l'enchaînement des monologues comme la promesse sans cesse renouvelée d'un lendemain heureux. Les deux comédiennes sont confondantes et si touchantes en « mères vieilles ». Christine Gagnepain, tout en tricotant, égrène ses souvenirs de mère avec le sourire de l'amour et de l'espoir. Captivante, elle parcourt avec aisance, les méandres poétiques d'un texte puissant. Raquel Iruzubieta est simplement touchante et douloureusement vraie. Elle donne ses lettres de noblesse aux personnages qu'elle habite avec sincérité et perfection. Cette pièce intelligente, généreuse et sensible est une belle déclaration d'amour sans détours. La pièce est publiée chez Alna Editeurs.

Interview de Sylvie Chastain



Une déclaration d'amour



Née en 1955 à Paris, Sylvie Chastain est très tôt séduite par la parole écrite pour être dite. Après des études de philosophie (maîtrise auprès de Paul Ricoeur) et de Lettres Modernes, elle enseigne depuis 1979. Sylvie a écrit de nombreuses pièces de théâtre éditées par Alna, dont « Les petites filles de l'Aube », « Meurtre au Bonzaï », « Missives égarées », « Castigo, tyran des mouches ». Actuellement, sa pièce « Les mères veilleuses » est reprise au théâtre de l'épée de bois dans le cadre du festival « Un automne à tisser ». Une auteure débordante d'amour, dévore la vie et rend au théâtre toute la poésie qui lui revient.

**Très tôt, vous vous êtes intéressée à la parole écrite. Qu'est-ce qui vous a amené vers le théâtre ?**

« Lorsque j'avais 10 ans, avec des amis du quartier, on mettait en scène des auteurs comme Ionesco, sans trop comprendre ce que l'on faisait. Cela nous plaisait énormément, eux apprenaient le texte et moi je mettais en scène. Dès lors, je me suis dit que je voulais faire quelque chose dans ce genre de parole. Enfant, j'ai toujours écrit des petites choses et le théâtre a toujours été une passion en tant que spectatrice. J'ai épousé un comédien avec lequel je suis resté 20 ans. J'ai donc évolué dans le milieu du spectacle vivant, ce qui n'a fait que confirmer mon envie de faire du théâtre. Il y a 25 ans, j'ai écrit « Les petites filles de l'Aube » qui avait reçu un prix, puis j'ai laissé tomber l'écriture car j'ai été gravement malade. Lorsque mes traitements lourds et contraignants ont cessé, j'ai repris l'écriture théâtrale afin d'en faire quelque chose pour la scène. J'ai donc envoyé mes textes aux éditeurs et voilà comment s'est poursuivie l'aventure. Pour moi, le théâtre c'est le lien avec la vie. »

**Pourquoi cette envie de parler de la femme en l'évoquant en tant que mère ?**

« Sans doute parce que je suis mère moi-même. J'ai trois enfants que j'éleve seule depuis onze ans et j'ai été confrontée à un quotidien très difficile. Lorsque vous êtes le seul référent adulte pour vos enfants, vous donnez beaucoup et vous constatez que tout est très fragile, qu'il peut y avoir une dérive à n'importe quel moment. Parler des mères c'est pour moi une grande métaphore de l'amour et l'amour sans limites. »

**Vous vous êtes inspirée de faits divers pour écrire l'histoire de ces femmes dont vous parlez dans votre pièce ?**

« J'avais été sollicitée pour être animatrice auprès de personnes sortant de prison ou s'y trouvant, et j'ai surtout été confrontée aux paroles des mères. J'ai d'ailleurs été sollicitée par une femme dont le fils était allé en Amérique à 16 ans et avait fait un carnage avec un autre garçon. Ils avaient tué une famille entière. Cette mère me disait qu'il fallait sauver son fils qui allait subir la peine capitale. Au-delà de l'aspect moral, je me disais qu'il fallait soutenir son enfant. J'ai vu un tel amour se dégager de cette femme que j'ai souhaité lui rendre hommage. Je me suis donc inspirée de cette histoire pour écrire un des monologues de la pièce. Les textes qui parlent de la prison sont inspirés de faits divers rapportés par des femmes avec lesquelles j'étais en contact écrit. L'amour constituait le trait d'union entre toutes ces femmes victimes du destin de leur enfant. Les autres monologues se sont construits avec un petit bout de moi dans chaque femme. Il y a un monologue qui est totalement autobiographique, c'est celui où la petite fille dit à sa mère « jure moi de ne pas mourir ». Ma fille m'a dit cette parole qui sauve à un moment de ma vie où j'étais gravement malade et où les traitements pour mon cancer étaient très contraignants. Cette parole naïve d'une enfant est avant tout pleine d'amour et renforce le lien entre une mère et ses enfants. Cette phrase vous raccroche à la vie lorsque vous êtes gravement malade. »

**Comment s'est déroulée la rencontre avec la compagnie qui interprète votre texte ?**

« J'ai mis mes textes sur des sites de théâtre comme n'importe quel auteur et un jour, Raquel, la comédienne qui joue dans la pièce, m'a demandé de lui envoyer le manuscrit des « Mères veilleuses ». Raquel a fait lire ma pièce à Hervé-Bernard Omnes qui a beaucoup aimé ce texte et nous nous sommes rencontrés. Nous avons tout de suite eu envie de travailler ensemble, c'était comme une entente immédiate. La mise en voix de mon texte m'a tout de suite séduite. »

**Etes-vous intervenue au cours de la réalisation du spectacle ?**

« Peu, car j'étais encore assez malade. J'aurai pu venir autant que je le voulais, mais j'ai trop le respect du metteur en scène et des comédiennes pour dire quoi que ce soit. Une fois que le texte a été écrit, il ne m'appartient plus, c'est un partage. »

**Vous avez des projets d'écriture ?**

« Oui, pas mal et il faut que je me mette au boulot. J'ai un projet pour lequel j'ai déjà le titre « Derrière l'usine y'a un étang », mais il me faut beaucoup de documentation pour l'écrire. Je voudrais parler de toute cette pression et de tous ces suicides qui se font dans le milieu professionnel. C'est toujours le côté humain qui m'intéresse dans ma manière d'aborder un sujet. En ce qui concerne « Les mères veilleuses » normalement le spectacle devrait tourner, en tout cas je l'espère. »

**Les mères veilleuses**

De Sylvie Chastain  
Aux Editions Alna

## Les Trois coups

Le 23 octobre 2009

Olivier Pradel

Critique *Thébaïde, fils d'Œdipe*

# Les Trois Coups

Le seul journal quotidien du spectacle vivant

## Trop d'antique tue l'antique

Pour monter « *Thébaïde ! Fils d'Œdipe !* », Claude Bonin a étudié toutes les œuvres que le mythe d'Œdipe a inspirées, de l'« *Antigone* » de Sophocle à Brecht, en passant par Euripide ou la « *Thébaïde* » de Racine. Il en offre une version étrange, puisant dans les codes antiques, mais par bien des points trop laborieuse.

*Thébaïde ! Fils d'Œdipe !* n'est ni un divertissement ni un miroir réaliste de notre modernité. Il s'apparenterait à une célébration antique, aussi déroutante et ritualisée que pouvait l'être la tragédie grecque, marquée d'une étrangeté que les siècles ne font qu'accentuer. Mêlant narration et représentation, les cinq comédiens déroulent sous nos yeux l'histoire des Labdacides, la famille royale de Thèbes : depuis l'enlèvement d'Europe jusqu'au règne de Polynice, né de l'inceste d'Œdipe. Après un – trop – rapide survol de cette histoire familiale, l'essentiel des scènes se joue durant les règnes des deux frères Étéocle et Polynice, jusqu'à la mort tragique de ce dernier.

Dans le cadre du festival Un automne à tisser, le Théâtre de l'Épée-de-Bois est fort à propos mis à profit pour cette reprise d'un spectacle créé en avril 2006 : une vaste scène carrée est installée entre deux rangées de projecteurs, devant un mur nu, percé de trois ouvertures. Pour un peu, le spectateur se croirait face à une *skênê* \* ! Aux angles, quatre comédiens vêtus de longs fuseaux noirs, portant des masques à l'antique, et chaussés de mini-échasses (les fameuses « cothurnes »), attendent d'entrer dans l'aire de jeu. Ici, les chœurs sont remplacés par les arrangements contemporains d'Arvö Part aux accents de techno.

Avec Michel Hellas, manipulateur et scénographe décédé en février 2008, Bonin a imaginé une célébration théâtralisée où les comédiens se font officiants d'un rituel venu d'ailleurs, dans l'espace comme dans le temps. Les gestes sont lents, les attitudes instables et démesurément accentuées, les corps contorsionnés, les voix lointaines et sourdes. La manipulation d'objets est remarquable : masques et boucliers s'animent, en particulier dans l'admirable duo entre Bénédicte Jacquard (Jocaste) et Cédric Revollon (jouant tour à tour les deux frères se disputant le trône). La présence ou l'absence des masques signalent l'entrée en représentation : il signalent l'implication des comédiens dans le jeu, mais aussi leur attitude, authentique ou conventionnelle.



La mise en scène antiquisante, sur un texte aux accents raciniens, concourt à une étrangeté tout à la fois esthétique et bénéfique. Elle rappelle que le mythe n'est pas un reflet du réel, mais un archétype dans lequel le spectateur ne peut qu'en partie s'identifier. Dans cette tragédie sur le pouvoir et ses compromissions, il n'y a pas de leçon immédiate ou d'actualisation facile à trouver, juste à se laisser saisir.

D'où vient alors ce sentiment éprouvant d'un long ennui ? Peut-être d'un excès d'érudition qui a présidé à l'écriture de cette *Thébaïde* : la pièce est bavarde et, dès les premiers instants, le narrateur-bonimenteur Yohann Mateo Albaladejo perd son auditoire dans les arcanes de la lignée labdacide. Je me suis surpris à faire le vœu que cet Anamnèse (« qui fait mémoire ») soit un peu amnésique !

Pire, je soupçonne Bonin d'un peu de cruauté envers son public : son sujet est difficile, assez éloigné de nos références communes, servi par une langue soutenue, dans une mise en scène gesticulante (Serge Poncelet pourrait d'ailleurs occuper un peu moins l'espace). Les comédiens, oubliant parfois les contraintes qu'impose le masque, négligent aussi de se faire entendre : Marie Delmarès, notamment, enfouit dans les replis de son masque certaines de ses répliques ou les débite à toute allure. Le masque alors ne porte plus ni n'amplifie la voix mais l'altère. Mais, pour être tout à fait honnête, il faudrait préciser que, ce soir-là, ce jeu un peu tendu pourrait s'expliquer par un retard de plus d'une demi-heure dû à des problèmes techniques.

Forte d'une expérience de près de trente ans, la Compagnie du Château-de-Fable s'adresse avec cette *Thébaïde* à un public averti, appréciant la culture à la mesure de son aridité. Aux masos du ciboulot, en somme. Souhaitons-leur de rendre accessibles leurs trouvailles à un plus large auditoire.

**Etat-critique.com**

Le 25 octobre 2009

Elena Amiridis

Critique *Thébaïde, fils d'Œdipe*

The logo for Etat-critique.com is displayed on a dark, textured horizontal bar. The text 'Etat-critique.com' is written in a white, sans-serif font, with 'Etat-' in a smaller size and 'CRITIQUE.COM' in a larger, bold font.

**Thébaïde! Fils d'Oedipe! ou le savant mélange du classique et du moderne.**

"La tragédie naît quand ceux d'en haut ne peuvent plus et ceux d'en bas, ne savent plus". F. Nietzsche

Je vous vois déjà sourire à l'idée qu'une tragédie peut être magique, envoûtante. Qu'on peut y trouver des émotions, des vraies, de celles qui nous marquent à jamais. Si vous souriez encore, courez voir Thébaïde! Fils d'Oedipe! et vous en sortirez transformés, métamorphosés, conquis.

Thèbes, il y a des milliers d'années ou ce soir tout simplement. Un guide pour nous accueillir et nous guider dans le dédale des sentiments et des émotions qui vont se dégager, se dévoiler devant nous, à travers nous. Quatre silhouettes de plus de deux mètres tout de noir vêtues, des masques, une multitude de masques qui multiplient, décuplent les émotions à l'infini. Les textes de Sophocle, Racine et Rotrou se mêlent et s'entremêlent, se caressent et se tressent sans heurt, sans rupture comme écrit d'une seule main, d'un seul trait. Les personnages sont là, tragiques, magnifiques, illogiques. Chacun avec ses raisons, tous avec leurs peurs. Pauvres et naïfs pantins à la merci des dieux.

Une mise en scène originale, unique avec des jeux de lumières, de miroir, de musique, de comédiens immenses qui nous font sentir tout petits. Et nous, spectateurs, le coeur au bord des lèvres, la gorge sèche, tenus en haleine jusqu'au bout, souhaitant juste que jamais cela ne s'arrête.

Qui a dit que la tragédie était ennuyeuse, noire et dénuée de sentiments?

## **Presse Internationale**

Le 26 octobre 2009

Lydie Léa Chaize

Critique *Thébaïde, fils d'Œdipe*



« *Thébaïde ! fils d'Œdipe !* »\*

Un spectacle inspiré de magnifiques textes savamment mélangés, de Sophocle à Brecht en passant par Racine. C'est courageux et réussi.

Bravo à Claude Bonin pour ses nombreuses recherches qui l'ont amené à faire une adaptation subtile et une mise en scène élégante.

Les costumes et les masques sont aussi un retour au théâtre grec tel qu'on peut l'imaginer ...

Si dans son ensemble, l'interprétation des comédiens est intéressante, un petit bémol cependant : à travers les masques, les voix ne sont pas toujours bien audibles.

Une mention spéciale à Arvõ Part, estonien de naissance, qui a réalisé la bande son : une composition classique épurée à faire pâlir certains compositeurs contemporains ! Très connu à l'étranger, il est rangé dans la catégorie des compositeurs minimalistes mystiques. Je vous invite à aller voir son beau parcours professionnel sur le net.

En substance, cette pièce raconte une histoire mythique certes, mais, qui révèle des traits de caractères éternels !...

« **Une tendance irrépressible à posséder le pouvoir et les cœurs** »...

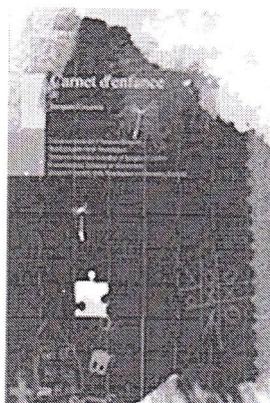
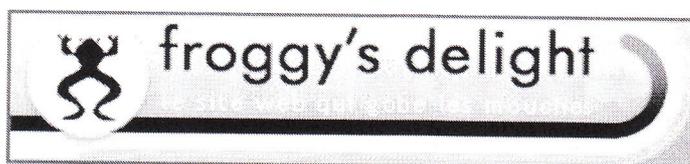
*« Dieux ! Si devenant grand souvent on devient pire,  
Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,  
Lorsque vous règnerez, que serez-vous hélas !  
Si vous êtes cruels quand vous ne régnerez pas ? »  
Dans La Thébaïde de Racine.*

## ***Froggy's Delight***

Le 26 octobre 2009

Martine Piazzon

Critique ***Carnet d'enfance***



Texte de Jacques Courtès, mise en scène de Stanislas Grassian, avec Jacques Courtès et Christine Kotschi.

Marseille, le père absent, le voyage en chemin de fer, la partie de pêche, l'école avec ses cartes de géographie accrochées au tableau noir de l'école primaire des années 60 et le bruit de la machine à coudre de la mère, autant de flashes mnésiques qui affleurent sur les lèvres de l'homme mûr, inondent son cœur d'une douce émotion et jaillissent en bribes poétiques.

En compagnie et en complicité avec la musicienne Christine Kotschi, qui assure, avec de singuliers instruments, une étonnante partition musicale en résonance, Jacques Courtès invite le public à feuilleter un "Carnet d'enfance" qui puise dans ses propres souvenirs mais qui constituent également un commun dénominateur pour les enfants de sa génération.

Dans la toute intime salle studio du Théâtre de l'Épée de Bois, Erik Nussbicker a élaboré une scénographie minimaliste et délicate basée sur les lumières et la mise en scène, pour Stanislas Grassian, a consisté, comme il l'indique lui-même, davantage en un accompagnement de cette évocation de l'enfance à deux voix, celle de la poésie libre et de la musique.

De ce travail diaphane et du dialogue feutré entre les deux officiants inspirés naît un très joli moment de grâce hors du temps.

## ***Théatrorama***

Le 26 octobre 2009

Bruno Deslot

Critique ***Thébaïde, fils d'Œdipe***



### **Les frères ennemis**

Deux frères s'affrontent avec violence malgré les supplications d'une mère aimante et d'une sœur amoureuse.

Étéocle et Polynice, les deux frères ennemis, se combattent farouchement, malgré les supplications de leur mère Jocaste et de leur sœur Antigone ainsi que le noble dévouement de leurs deux cousins, Ménécée et Hémon, fils de Créon. La violence de l'affrontement consacre la mort des deux frères et la tristesse d'Antigone. Étéocle a droit à un tombeau et à des funérailles alors que le second doit être laissé sans sépulture. Antigone ne respecte pas le décret pris par Créon, roi de Thèbes et oncle de cette dernière : elle est condamnée à mort.



© Pierre François

### **Un jeu de société**

Un voyage dans le temps qui s'opère par la rencontre des figures tutélaires de la tragédie grecque, La Thébaïde de Racine et l'Antigone de Sophocle, une adaptation à laquelle Claude Bonin accorde une dimension inquiétante et contemporaine pour faire entendre le verbe du pouvoir. Malgré une première partie un peu trop didactique, saturée par la complexité du vers racinien, la prose de Sophocle apporte douceur et fluidité pour conter une tragédie inhumaine et puissante.

Claude Bonin réalise une mise en scène qui s'inscrit dans la pure tradition du théâtre grec. Face à un imposant mur de pierre, un plateau nu constitue l'aire de jeu sur laquelle les héros éponymes de la tragédie, se rencontrent, s'affrontent pour finalement se dérober les uns aux autres. Les masques sont réintroduits dans un théâtre de la parole qui se veut puissant et conquérant. Les corps, enveloppés dans des habits noirs ajustés à la taille, se meuvent avec toujours plus d'émotions et de grâce. Les silhouettes filiformes, perchées sur des cothurnes, intriguent dans l'épaisseur ombreuse d'un lieu parcouru par la violence de ceux qui le foulent. Fabrice Theillez réalise un savant dispositif de lumières qui s'inscrit dans une parfaite symbiose avec le lieu, révélant dans un style unique, l'ivresse du pouvoir.

Comme pour les tragédies, représentées lors des Dyonisies, les comédiens arborent le masque et portent des cothurnes. Ils scandent le verbe avec précision, afin de mettre l'accent sur cette distorsion entre la parole dite et entendue de celle écoutée et comprise. En prélude, l'anamnèse (Yohann Mateo Albalajedo), rapporte l'histoire des alliances et des conflits qui établissent les filiations de Zeus à Antigone. Le décor est planté et la tragédie s'engage sur les voies du fatum. La voix puissante de Serge Poncelet, offre à Créon l'inquiétante étrangeté d'un personnage en proie à ses violentes aspirations. Touchante dans le rôle de Jocaste, inattendue dans celui d'un guerrier, Bénédicte Jacquard restitue toute la noblesse du verbe par ses troublantes inflexions. La jeunesse de Marie Delmarès fait d'Antigone, une créature fragile et attachante en dépit de son malheur. Cédric Révillon, à la fois Hémon, Étéocle et Polynice, interprète ses personnages avec force et conviction. La Thébaïde, une création tout aussi passionnante que fascinante.

## A Nous Paris

Le 26 octobre 2009

Myriem Hajoui

Chronique sur le Festival avec photo et mise en avant de spectacles



### festival\_

## Un automne à tisser

Il y a une foule de bonnes raisons de s'intéresser à ce festival. D'abord, parce qu'il fédère 13 compagnies pour 145 représentations, ensuite parce qu'il se tient à l'Épée de bois, lieu réputé pour son cadre et la qualité de son accueil, et enfin parce qu'il propose des manifestations variées sous le parrainage artistique de Jean-Claude Penchenat. Placée sous l'égide de ses deux compagnies organisatrices (La Mandarine blanche, direction artistique d'Alain Batis ; et le collectif Hic et Nunc, direction artistique Stanislas Grassian), cette troisième édition poursuit son beau projet de recherche théâtrale, placé sous le signe de la confrérie et du partage. Juste pour se souvenir que la solidarité vaut tous les rêves et pour impulser une réflexion sur le monde et les hommes. Cinq créations sont encore à l'affiche dans la salle Boisée ou dans la salle



Photo Nitva Herens

"Carnet d'enfance" de Jacques Courtès, mise en scène Stanislas Grassian.

Studio. **Envie de revenir au chevet de votre enfance ?** Le spectacle musical et poétique de Jacques Courtès, "Carnet d'enfance" (collectif Hic et Nunc) est pour vous ! Les amateurs d'expériences sensorielles, eux, choisiront plutôt "Hyènes", un texte coup de poing de Christian Siméon, à recevoir en plein plexus (par la compagnie Théâtre de l'œuf à dix pas), ou bien "Thébaïde, fils d'Œdipe !", une tragédie pur jus (d'après Racine, Sophocle, Rotrou et Euripide), mise en scène par Claude Bonin de la compagnie du Château de Fable. Les esprits aventureux, enfin, pourront se frotter aux vibrations poétiques et politiques de

"Words Are Watching You", sortes d'esquisses théâtrales à partir de "1984" de George Orwell (Cie Idiomecanic Théâtre) ou embarquer à bord de l'Orient-Express avec la Cie Apma ("Le train de 7 h 40 et autres contes ferroviaires", de et par Alain Karparti). Antonio Diaz-Florian et sa troupe de l'Épée de bois vous attendent de pied ferme.

**Jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre à l'Épée de bois, Cartoucherie, route du Champ de manœuvre, 12°. M° Château de Vincennes. Places : 18 €, 13 €. Salle studio : 13 €, 9 €. Rés. : 01 48 08 39 74 ou [www.epeedebois.com](http://www.epeedebois.com). Site : <http://unautomneatisser.com>.**

Critique *Thébaïde, fils d'Œdipe*



**Thébaïde, fils d'Œdipe**

De Racine, Sophocle, Rotrou, Euripide, mise en scène de Claude Bonin

Avec Marie Delmarès, Bénédicte Jacquard, Yohann Matteo Albaladéjo, Serge Poncelet, Cédric Revollon

Ah ! Que cela est beau ! Métissage superbe des textes et des idées entretissant à partir d'un même questionnement centré sur le bonheur et la loi, la manière de chaque époque d'y répondre, de Sophocle à Bauchau !

Spectacle dense, original, inattendu ! Surprise et étonnement ravi. D'abord, le choix de la salle en pierre du théâtre de L'Epée de bois, très spacieuse et haute, avec ces pierres qui magnifient l'espace, évocation des plus adaptée de Thèbes à l'apogée de sa gloire. Puis, dès le premier instant, le raffinement des lumières tonales, douces et fortes, nocturnes et solaires, aurifères dans une mouvance colorée crépitant avec les matières, les halos et les brumes, le lisse du plateau posé tel un ring pour ce combat subtil mais impitoyable entre dieux et hommes.

Lieu et atmosphère magnifiques pour ce rappel impérieux de l'indispensable Piété des mortels, au risque du pire, cette tenace vengeance des Immortels reportée d'une génération sur l'autre. Puissant enseignement de cette magistrale tragédie des Labdacide, cascade sanglante, piège pour les descendants de Laïos, d'Œdipe à Antigone, irresponsables du crime originel mais conduits dans des transgressions pour eux fatales.

Surprise encore ! Ce surgissement de l'obscurité de ces quatre grandes figures noires, longilignes, quasi semblables, juchées sur des cothurnes, moulées dans de longues robes ou tuniques noires, et porteuses des masques et la tragédie des destins. Œdipe, Jocaste, Antigone, Polynice, Étéocle, Créon. Tous là sous le joug de la fatalité. Merveilleux acteurs, beaux par leur corps à demi visibles. Epaules et bras dénudés mis en valeur par de longs gants noirs, la tête coiffée d'un bonnet noir masquant les cheveux, faisant se croiser le féminin et le masculin, l'individu et l'archétype, l'évidence et le mystère, l'humain et le surhumain. Croisement des cultures, de l'Antiquité riche des codes de sa tradition théâtrale à la Modernité avec ce style qui rappelle les grands mannequins de Jean-Paul Gould et la tenue des joueurs japonais du Kodo.

Déplacements étonnants couvrant tout l'espace de la scène. Séries de tableaux incroyables composés par des corps danseurs, aux bras mouvants, jusqu'à la main et les doigts expressifs. Chorégraphies des plus en place avec ce soin porté aux pas glissés, aux corps soumis avec grâce mais nécessité aux mouvements les plus variés. Placements en torsions, de trois-quarts, de profil. Corps hiératiques ou pliés à la ceinture des hanches, désarticulés pareils à des pantins, reptiliens. Humains plus qu'humains sur la musique d'Arvo Part. Impressionnants ces duos et ces solos où s'exprime la tragédie, chaque acteur dans son jeu maîtrisé et tous ensemble ! Superbes marionnettistes faisant vivre les masques, effigies angoissées, figées dans un certain silence portant, paradoxalement, les mots de la fatalité et, inséparable d'elle, ceux de l'ubris, du courroux, de l'ambition, de la vanité, de la félonie, de la désobéissance et de la liberté, de la justice et du devoir, de la plus extrême solitude...

"*Sur le chemin, il y a une pierre. Sur le chemin, il y a une pierre. Il y a une pierre sur le chemin...*" Nul vers plus que celui-ci, si simple en apparence mais si fort en profondeur, adressé récemment dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, avec tant d'émotion et en ultime hommage au très pudique et très grand Alain Crombecque, remarquable directeur du Festival d'Automne et maître en l'art de faire se croiser les gens, les artistes et les œuvres pour la joie d'un public unanime, ne dit mieux la réussite de Claude Bonin et sa compagnie Château de Fable. Sur le chemin, Euripide, Stace, Rotrou, Racine, Hôlderlin Brecht, Anouilh, et leurs mots qui font mouche. Sur le chemin, des hommes qui détestent l'exclusion et toutes les forces fascisantes de la vie et du pouvoir mal compris, y préfèrent l'ouverture, l'admiration et le partage, la création, force des plus subversives...

## Les Trois coups

Le 28 octobre 2009

Elise Noiraud

Critique *Mères Vieilles*

# Les Trois Coups

Le seul journal quotidien du spectacle vivant

### Assez décevant

Le joli écrin boisé du Studio de l'Épée-de-Bois accueille en cet après-midi automnal des paroles maternelles. Ce sont huit monologues, qui nous dressent un panorama non exhaustif de la maternité. Des mères aux histoires plutôt douloureuses, aux enfants souvent cabossés, mais qui continuent coûte que coûte d'aimer. Huit monologues de Sylvie Chastain, derrière lesquels on sent une sincérité, un cœur débordant, une envie de faire entendre des mots vivants et vrais. Dans le travail des deux comédiennes et dans la direction de leur metteur en scène, on perçoit parfaitement le désir de rencontrer les spectateurs dans une humanité touchante. Mais la démarche de ce spectacle a beau être emplie des meilleures intentions, le résultat théâtral, lui, n'opère pas vraiment.



CE SONT, donc, huit monologues de femmes. Ils sont portés par deux comédiennes, Raquel Iruzubieta et Christine Gagnepain, qui nous parlent l'une après l'autre, tout en restant ensemble sur le plateau. Les personnages nous racontent leurs failles, leurs souffrances, leurs incompréhensions. La lumière, aussi, puisée dans l'amour pour leurs enfants, au-delà de toutes les difficultés. Les mères qui s'esquissent sous nos yeux nous racontent l'amour inconditionnel, le renoncement, la maman qui veille toujours et aime sans cesse. Et, personnellement, cet espèce de consensus autour de passionnaries de la maternité m'a très vite fatiguée, voire agacée. Il m'a semblé que ces mères, toujours positives, tiraient le spectacle vers une sorte de complaisance, une facilité tire-larmes assez déplaisante, car elle plonge volontairement dans le pathos.

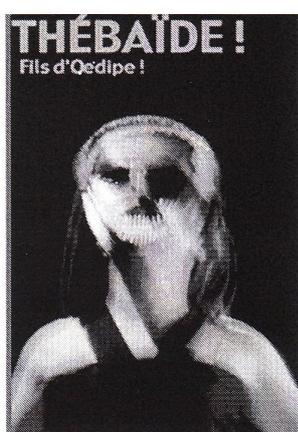
Mais si j'avais cru aux personnages, je crois que j'aurais aisément passée outre ce désir un peu maladroit de susciter la compassion et l'émotion chez les spectateurs. Malheureusement, je n'y ai pas ou peu cru, à ces personnages. Les textes en eux-mêmes font des comédiennes des narratrices : ces femmes viennent se raconter, nous raconter. La simplicité choisie pour la plupart des monologues par le metteur en scène pourrait être positive : une femme parle au public, face à face, sans masque. Mais, ici, ce dépouillement entraîne malheureusement une non-crédibilité des personnages. Et, par voie logique de conséquence, à un rapide ennui. Car j'ai vu des comédiennes, seulement. De bonnes comédiennes, même. Qui ont investi leurs émotions pour nous raconter des personnages. Cependant, ces personnages, eux, sont demeurés aux abonnés absents, laissant une insoluble béance creusant peu à peu une distance entre la scène et la salle. En effet, je suis prête à tout entendre de la part de personnages. Même la complaisance, même la maladresse, même le désir un peu forcé d'émouvoir. Mais quand la frontière devient floue, quand je ne suis plus sûre que c'est le personnage qui me parle, et non l'auteur, le comédien ou le metteur en scène, je ne parviens pas à être touchée. Je vois l'artifice. Je vois le théâtre. Et, alors, je ne rêve plus.

Par ailleurs, le procédé de mise en scène choisi par Hervé Bernard Omnès donne lieu à des moments assez fastidieux, assortis d'un rythme d'ensemble plutôt lourd. Ainsi, le début du spectacle annonce une tendance à l'explicatif qui ne sera pas démentie par la suite. Une femme parle. L'autre nous regarde et ponctue les mots de la première avec des mouvements de la tête ou des expressions faciales exprimant des émotions. Puis une bande-son interminable (bruits urbains et texte enregistré) s'accompagne d'un prolongement de cette gestuelle, dans une espèce de monologue corporel excessif, franchement indigeste. La suite, heureusement, est moins pesante, mais le rythme du spectacle s'enfonce alors dans un ronron. Les textes s'enchaînent sans surprise, on repère même dans les intonations des comédiennes les moments où « c'est à l'autre de parler ». Le « ronron » néanmoins n'est pas désagréable : on entend parfois, on sourit par moments, on écoute en tout cas. Mais sans être touché. Sans vraiment voyager. Je n'ai pas été touchée. Je n'ai pas quitté le siège inconfortable du théâtre. Et, sans la sensation de partir, sans l'émotion intérieure, sans l'envie d'en entendre plus, je bloque. Même si je reconnais les intentions louables, je ne peux pas dire « j'ai vécu un beau moment de théâtre ».

Critique *Thébaïde, fils d'Œdipe*



**Théâtre, la tragédie du temps présent**



Je ne suis ni sociologue, ni historienne, ni politologue, et n'ayant aucune inclination pour l'imposture, je ne gloserai pas sur la vague de théâtre antique, grec ou romain, et aussi classique que l'on a pu constater au festival d'Avignon et que l'on peut voir actuellement sur les scènes françaises. Est-ce que cela signifie, est-ce que cela traduit, quelque chose? Je n'en sais rien.

Mais qui dit théâtre antique ou théâtre classique, dit aussi tragédie. Après l'avalanche de Médée (à Sartrouville, à Vitry, à Nanterre...), avant les tournées des spectacles vus à Avignon, voici au sein du festival "Un automne à tisser", au théâtre de l'Épée de bois, à la Cartoucherie de Vincennes, *Thébaïde, Fils d'Œdipe*.

Le metteur en scène Claude Bonin nous livre une des plus fortes émotions théâtrales de la rentrée, en utilisant à la fois ce que l'on peut savoir de la tragédie antique, masques et cothurnes, et les techniques de manipulation des marionnettes sous la houlette de Michel Hellas (décédé en 2008) et de la Compagnie du Château de Fable.

Les comédiens juchés sur les cothurnes comme sur des pattes d'insectes ou d'oiseaux de proie, se déplacent un peu comme dans un opéra Kabuki (autre technique millénaire), dans des attitudes d'une théâtralité sur-réelle. Les costumes noirs, comme ceux des manipulateurs de marionnettes, accentuent cette impression dramatique et dissimulent les corps au profit du mouvement, des gestes. Les masques enfin, qui parfois gênent un peu l'écoute, permettent à la fois une distance et la personnification (la *persona* romaine), même lorsqu'ils sont simplement tenus à la main, à la manière des face à mains.



Le travail des comédiens (Bénédicte Jacquard, Serge Poncelet, Marie Delmarès, Cédric Revillon, Yohann Mateo Albaladejo) est impressionnant tant sur la gestuelle que sur la modulation des voix. L'introduction d'un narrateur, "*Anamnèse, celui qui redit l'histoire depuis l'origine*" remplaçant le chœur antique, permet au spectateur une rapide mise en mémoire, mais il donne aussi une part au conteur, indispensable à toute légende.

Et le texte? Le texte, celui de Racine, grâce à la scansion propre aux alexandrins fait imaginer la diction des comédiens de Sophocle. Mais on y retrouve (sans le savoir...) d'autres emprunts, d'autres traces, celles d'Euripide, de Stace, de Jean de Rotrou, d'Hölderlin, de Brecht, d'Anouilh, de Bauchau....

Que l'on ne s'y trompe pas, cela donne une représentation étonnamment "moderne", contemporaine, comme on parle d'art moderne, de design, d'art contemporain. Et la musique d'Arvo Part s'est imposée au metteur en scène apportant, surtout à la fin, une émotion intense.

## **Partenariats spectacles avec échanges de places**

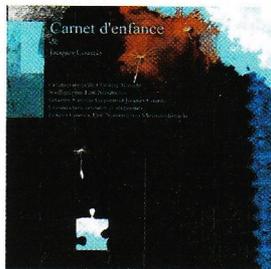
## **TLM – Temps libre du médecin**

Octobre – Novembre – Décembre 2009

Joachim OHNONA - Responsable partenariats



### **40 INVITATIONS POUR CARNET D'ENFANCE**



De et avec Jacques Courtès, m. sc  
Stanislas Grassian.  
Th de l'Épée de Bois  
10 pl, 20 oct, 19h  
10 pl, 21 oct, 19h  
10 pl, 22 oct, 19h  
10 pl, 23 oct, 19h

### **40 INVITATIONS POUR LE TRAIN DE 7H40...**

**LE TRAIN DE 7H40**  
et autres contes ferroviaires



... et autres contes ferroviaires !  
De et avec Alain Kaparti, m. sc  
Carole Drouelle.  
Th de l'Épée de Bois  
10 pl, 27 oct, 19h  
10 pl, 28 oct, 19h  
10 pl, 29 oct, 19h  
10 pl, 30 oct, 19h

# Tatouvu

Du 15 septembre au 15 novembre 2009



## CRIME ET CHÂTIMENT

COMÉDIE DRAMATIQUE de Dostoïevski, un spectacle en deux parties, avec Henri Vatin, Leslie Salomon, Joseph Hernandez, Lina Çespedes, Nikson Pitaqaj, Luigi Cerri Coralie Pradet, Anna Valin, Florence Bolufer, Driton Pitaqi, Michel Tavernier, Zachary Lebourg, Amélia Bréchet, Rémy Leloup et Yan Brailowsky.

Raskolnikov, ancien étudiant contestataire, pauvre, commet un meurtre pour venir en aide à sa famille indigente et pour délivrer la société d'une femme qu'il considère comme un parasite. Cette œuvre s'offre à la fois comme une peinture réaliste de la misère et de son cortège de maux (alcoolisme, prostitution) et une descente dans les profondeurs de l'inconscient, notamment par les longs monologues intérieurs de Raskolnikov.

> **CARTOUCHERIE -- ÉPÉE DE BOIS (L')**. Du 15 au 27/9: Mardi (1<sup>re</sup> partie) et Mercredi (2<sup>e</sup> partie) à 21h00, Jeudi (1<sup>re</sup> partie) et Vendredi (2<sup>e</sup> partie) à 19h00, Samedi (intégrale) à 16h00, Dimanche (1<sup>re</sup> le 20/9 et 2<sup>e</sup> le 27/9) à 18h00. Places à 18€. Durée 2h15.

## SENTIER DE DÉPENDANCE

TEXTES de et mis en scène par Marie de Beaumont, avec Marie Delmarès.

Une femme veut parler de l'homme dont elle vient de se séparer. Elle n'y arrive pas, alors elle parle d'un autre, un amour de jeunesse bien enterré. Finalement, à travers l'échec de ses parcours amoureux se révèle sa relation exclusive et traumatisante avec sa mère.

> **CARTOUCHERIE -- ÉPÉE DE BOIS (L')**. Du 29/9 au 4/10: du Mardi au Samedi à 20h30 et Dimanche à 16h00. Places à 13€. Durée 1h00.

## YAACOBİ ET LEIDENTAL

COMÉDIE DRAMATIQUE de Hanokh Levin, mise en scène d'Alain Batis, avec Raphaël Almosni, Jean-Yves Duparc et Emmanuelle Rozès.

Réveillé par la vie, Itamar Yaacobi décide de quitter son ami de toujours David Leidental et de partir en quête du bonheur, prêt à se donner à la vie à corps perdu. Il rencontre Ruth Chahach, bien en chair et qui aspire de toute son âme à la musique. Il fait tout pour se persuader qu'il en est amoureux. Il l'épouse. Le jour du mariage, Leidental s'offre en cadeau...

> **CARTOUCHERIE -- ÉPÉE DE BOIS (L')**. Du 29/9 au 18/10: Mardi, Mercredi et Samedi à 21h00, Jeudi et Vendredi à 19h00, Dimanche à 18h00. Places à 18€. Durée 1h35.

## HYÈNES

TEXTES de Christian Siméon, mise en scène de Thierry Falvisaner, avec Arnaud Aldigé.

En 1832, Théodore Frédéric Benoît est condamné à mort pour le double meurtre de son amant José Formage et celui de sa mère. Il sera guillotiné sans qu'on n'établisse la preuve de sa culpabilité. À partir de ce fait historique, Christian Siméon rêve le "dialogue impossible" de ce condamné à mort avec ses derniers visiteurs. Le tutoiement et l'adresse au public sont de rigueur: c'est sa dernière histoire d'amour avant de mourir.

> **CARTOUCHERIE -- ÉPÉE DE BOIS (L')**. Du 20/10 au 1/11: Mardi au Samedi à 19h30, sauf Jeudi et Vendredi à 21h00, Dimanche à 16h00. Places à 18€. Durée 1h15.

## SONGE DE L'ONCLE (LE)

COMÉDIE DRAMATIQUE de Fédor Dostoïevski, mise en scène de Stanislas Grassian, avec Luc Altadiïl, Marco Candore, Jacques Courtes, Stanislas Grassian, Lise Hervio, Claudia Morin, Anne Cressent et Axelle Simon.

Mordassov. Tout le monde se connaît, chacun s'observe et se jauge. L'arrivée imprévue du Prince K entraîne un vent de folie dans ce microcosme régenté par la première dame de la ville, Maria Alexandrovna. Le prince, vieillard sénile, véritable cadavre sur ressorts, fait tout pour garder son apparence de jeune homme. Épouvantail ridicule, confondant rêve et réalité, il devient la marionnette inconsciente des complots qui font rage autour de sa fortune.

> **CARTOUCHERIE -- ÉPÉE DE BOIS (L')**. Du 23/9 au 18/10: Mardi au Samedi à 19h00, sauf Jeudi et Vendredi à 21h00, Dimanche à 16h00. Places à 18€. Durée 1h30.

## MÈRES VEILLEUSES

COMÉDIE DRAMATIQUE de Sylvie Chastain, mise en scène de Hervé Bernard Ormes, avec Raquel Iruzubieta et Christine Gagnepain.

Une mère ça sermonne, ça hurle, mais ça continue d'aimer, au-delà des huées une mère ça continue d'aimer. Huit monologues. Huit portraits de femmes. Huit mères confrontées à l'urgence de transmettre leurs sentiments.

> **CARTOUCHERIE -- ÉPÉE DE BOIS (L')**. Du 8 au 25/10: du Mardi au Samedi à 20h30 et Dimanche à 16h00. Places à 13€. Durée 1h00.

## THEBAÏDE ! FILS D'ŒDIPE !

COMÉDIE DRAMATIQUE d'après Racine et Sophocle, adaptation et mise en scène de Claude Bonin, Marie Delmarès, Bénédicte Jacquard, Sylvain Machac, Yohann Matteo Albaladéjo et Serge Poncelet.

"Dieux! Si devenant grand souvent on devient pire. Si la vertu se perd quand on gagne l'empire. Lorsque vous régnerez, que serez-vous hélas!"

> **CARTOUCHERIE -- ÉPÉE DE BOIS (L')**. Du 20/10 au 1/11: Mardi, Mercredi et Samedi à 21h00, Jeudi et Vendredi à 19h00, Dimanche à 18h00. Places à 18€. Durée 1h45.

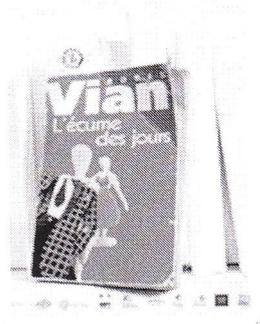
---

## Visioscène

Du 9 septembre au 1<sup>er</sup> novembre

---

vendredi 20 Mars 2009



L'Écume des jours

### **Ecumoire bienfaisante !**

*Loufoque et chamarrée, cette lecture du roman culte de Boris Vian redonne vie à un texte trop souvent cantonné dans les manuels des lycéens. Un bel univers.*

On voit tout. Un dispositif scénique coloré fait de cubes de différentes hauteurs, recouverts d'une matière plastique genre tapis mousse, flanqués à cour et à jardin d'un vestiaire pour les plus improbables costumes et d'un atelier complexe de bruitage. J'oubliais aussi la table avec le texte. LE texte de Boris Vian que se refilent tour à tour les comédiens lecteurs, tels des gardiens religieux d'une relique. Ici, on vénère l'auteur ; la folie de la mise en scène est à l'avenant de la poésie de son œuvre à tiroirs.

Béatrice de la Boulaye a donc choisi de ne rien cacher au public : l'illustration sonore des propos comme les changements de costumes à vue. Les costumes, justement. Une matière à surprise habille les protagonistes : coiffures, perruques, accessoires géants, robes et costards sont taillés dans ce fameux Plastazote® et produisent d'amusants effets, un peu comme ces décors à trous dans lesquels on passe la tête pour se faire photographier. Il y a tant à voir et à écouter que l'on se sent un peu perdu, flottant dans une histoire d'amour elle-même déjà suffisamment décousue. Mais un univers épousant l'autre, les objets détournés nous émerveillent, un dessin animé astucieusement projeté sur un nuage gonflable fait rire, les personnages transformés en pantins s'agitent : tout nous emporte dans un rêve. Côté comédiens, c'est la découverte d'une compagnie jeune, bourrée de talent, que domine l'excellent Nicolas Guillot dont on remarque la qualité de la formation par la diction et la précision de jeu.

L'œuvre de Vian, un peu soupe trop épaisse – avouons-le – passée au crible de l'écumoire bienfaisante de Béatrice de la Boulaye, prend un fort bon goût de bouillon.

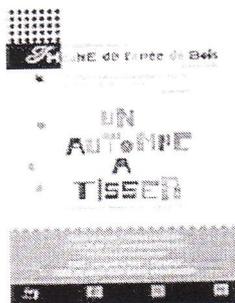
François Varlin

## Visioscène

Du 9 septembre au 1<sup>er</sup> novembre



Vendredi 25 Septembre 2009



### **Le Songe de l'oncle**

#### **Songe et mensonges**

*Au Théâtre de l'Épée de Bois, les personnages de Dostoïevski investissent la scène. Avec leurs excès, leurs misères, leurs ambitions et leurs blessures. Stanislas Grassian, en montant cette comédie, nous rend témoin de leur grandeur ou de leur décadence...*

Les princes russes ont toujours fait fantasmer. Quelque part dans une ville de province improbable et reculée, la bonne société fait grand cas d'un pauvre aristocrate sénile pompadé et fortuné. Le bougre ne semble plus très vif, et pourtant on ne rêve que de le marier. Titre et fortune sont le gros lot de ce parti. Dans ce théâtre de l'Est, où les femmes sont si fortes pour manipuler, cette pièce ne fait pas exception. Elles agissent tirent chaque ficelle, encaissent les coups et les revers, et repartent à l'assaut du pauvre petit vieux.

Stanislas Grassian a souhaité un espace de jeu borné d'ombres et de lumières. Deux sièges sur le plateau, de cour à jardin un dépouillement qui n'a rien d'un salon bourgeois. De vastes panneaux dans les tons ocre-bruns constituent la scénographie, une transparence de tulle pour les lointains. C'est tout. Les mots feront le reste. Verbe lourd du dramaturge qui, d'un « *prince est un prince même en guenilles* », dit tout d'un système, où le snobisme brave la tradition à coup de cupidité.

Marco Candore compose un étonnant prince au corps désarticulé, pauvre poupée de chiffon que l'on s'arrache. Masqué d'une cagoule, il donne une puissance dramatique peu commune à son personnage. Autour de lui, les héros dérisoires de ce drame de salon flottent dans leurs costumes trop grands à la manière de spectres de théâtre sur une musique obsédante. Ils jouent un drame, celui de vouloir ce qu'ils n'ont pas.

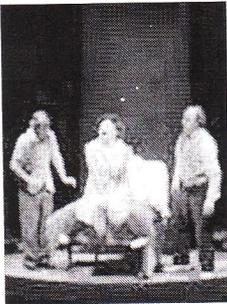
**François Varlin**

D'après le roman de Fédor Dostoïevski. Adaptation et mise en scène : Stanislas Grassian. Avec : Luc Altadill, Claudia Morin, Marco Candore, Axelle Simon...



**Yaacobi et Leidental**

**Allégorie des hommes perdus**



*Le Festival « Un automne à tisser », au Théâtre de l'Épée de Bois, regroupe cette année treize compagnies. La vocation de cette fédération : « interroger le monde et les hommes ». La Compagnie La Mandarine Blanche présente, dans ce contexte, sa mise en scène de la comédie d'Hanoch Levin, dont les protagonistes partent à la recherche du bonheur éternel.*

Une amitié de longue date qui en un instant bascule dans l'horreur du mépris et du rejet. Un mariage basé sur des mensonges, motivé par le désir de ne pas être seul et l'appel de la chair. Voilà en quelques mots, l'histoire de trois personnages – deux hommes vieillissants et une femme aux formes généreuses – aussi drôles que pitoyables. Tour à tour, ils vont se déchirer parce qu'ils cherchent à posséder ce qu'il n'ont pas, parce qu'ils n'ont pas su – ou pas pu – cultiver leur jardin. À l'aube de leur grand âge, ils tentent de sauver ce qui peut encore l'être, rongés par la peur de la mort, la frustration et leurs fantasmes trop réels pour être pris pour des chimères.

Des dialogues crus, des rapports violents, des personnages clownesques, et l'on entend le public rire. De quoi ? De l'homme. De sa bêtise, si naïve si douloureuse. Qu'importe. Il n'y a aucun danger à rire de soi. Dans un espace indéfini qui abrite une chambre, un lit, un café et une rivière, il semble que les protagonistes soient nulle part ou peut-être, tout simplement, submergés par leur problématique identitaire. Au centre du plateau, un cercle. En son sein, l'autre de la femme qui accueillera les deux hommes. Ce lieu ressemble à une arène où les personnages, tel le toréador et son taureau, s'enfoncent des piques. Cette configuration illustre un déchirement intérieur et devient une scène de crime. Trois musiciens, placés en dehors du cercle et du champ de vision du trio infernal, s'accordent aux mots et aux crises d'hystéries : un pianiste, une violoncelliste et un clarinetiste. Qui sont-ils ? Les fleurs de leur jardin ? La beauté du son des instruments associée à un éclairage, qui magnifie les éléments et les couleurs du décor, créent une ambiance voluptueuse et surréaliste. Mélange déconcertant de vie et de mort.

Sabine Pinet

# FNAC – FRANCE BILLET

Septembre – Octobre 2009

*Services collectivités*

Annnonce du Festival.



## Un automne à tisser

Théâtre de l'Épée de Bois - Paris  
du 9 septembre au 1<sup>er</sup> novembre



La 3<sup>ème</sup> édition de ce Festival devenu un rendez-vous à ne pas manquer, avec un riche programme de spectacles, de lectures, de formations, de rencontres proposé par la compagnie La Mandarine Blanche, direction artistique Alain Batis et le Collectif Hic et Nunc, direction artistique Stanislas Grassian sous le parrainage artistique de Jean-Claude Penchenat. Autour des spectacles de la compagnie La Mandarine Blanche, du Collectif Hic et Nunc et de Jean-Claude Penchenat : Yaacobi et Leidental de Hanokh Levin, mise en scène Alain Batis, Le Songe de l'oncle d'après Fédor Dostoïevski et Carnet d'enfance de Jacques Courtès, mises en scène de Stanislas Grassian, Genève-Paris-Milan, projet de Jean-Claude Penchenat avec l'Ecole Paolo Grassi de Milan, A Table ! / Gens de maison / Je t'offre un café ? lectures mises en espace par Jean-Claude Penchenat.



De 11 € à 15 € au lieu  
de 15 € à 20 €  
selon spectacles



## Télé Obs Paris

Le 3 octobre 2009

Jacques Nerson

Rubrique « C'est nouveau », critique *le Songe de l'Oncle*



### ♥ **Le Songe de l'oncle**

D'après Fédor Dostoïevski. Mise en scène de Stanislas Grassian.

**Cartoucherie-Epée de Bois** route du Champ-de-Manceuvre (12<sup>e</sup>). 01.48.08.39.74. 13-18 €. Les jeudi 1<sup>er</sup>, vendredi 2 à 21h ; le samedi 3, et les mardi 6, mercredi 7 à 19h ; le dimanche 4 à 16h.

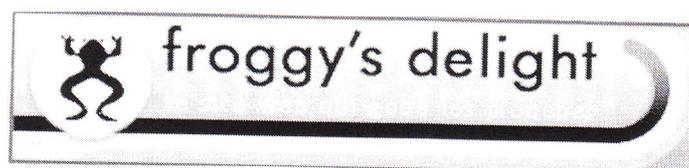
*Ce court roman émane d'une tentative avortée de Dostoïevski d'écrire pour la scène. Reconvertissant le roman en pièce, le jeune metteur en scène Stanislas Grassian ramène donc l'œuvre à son origine. Curieusement cette farce cruelle, où l'on voit les belles dames d'une bourgade russe se disputer la main d'un vieillard sénile mais riche à millions, évoque davantage Gogol que Dostoïevski. Le jeu des acteurs a beau tomber parfois dans l'outré, le spectacle, très soigné, est une belle découverte.*

## ***Froggy's Delight***

Le 2 novembre 2009

Martine Piazzon

Critique de *Hyènes*



### **Hyènes**

Théâtre de l'Épée de Bois (Vincennes) octobre 2009



*Texte de Christian Siméon, mise en scène de Thierry Falvisaner, avec Arnaud Aldigé.*

A partir d'un fait divers historique, un double assassinat qui au 19ème siècle, a entraîné l'exécution d'un homme déclaré coupable, un jeune homosexuel de 22 ans qui, jusque dans le couloir de la mort, s'est atrocement débattu, Christian Siméon a écrit un monologue saisissant.

"Hyènes" est un texte puissant, violent, habité, savamment construit de divagations mnésiques et de ruptures lyriques qui tend non à l'autopsie d'un meurtre, qui comporte toujours une part d'ombre insondable, mais, s'engouffrant dans la brèche toujours présente de l'incertitude, en une descente sans corde de rappel dans les béances d'une âme.

Partition exceptionnelle pour un acteur, car le personnage est fascinant, insaisissable, crépusculaire et séduisant, manipulateur entre rage et folie baroque, victime compassionnelle et peut-être prédateur fantasmatique, c'est également une mise en abyme du théâtre qui a pour vocation de changer le regard de l'homme sur l'homme avec une histoire placée sous le signe de la confusion tous azimuts à saisir d'effroi.

Thierry Falvisaner a monté ce spectacle avec l'intention affirmée d'ériger ce monologue halluciné en "coup de poing" dirigé vers le public - "Spectateur, toi qui entre voir Hyènes... sache que tu entres sur un ring" indique-t-il dans ses notes d'intention - et force est de reconnaître qu'il tient son engagement.

Ainsi, avec une scénographie judicieusement théâtralisée et symbolique basée sur une trichromie, blanc, noir et rouge, il a conçu un espace carcéral qui délimite le terrain de jeu, au double, voire triple, sens du terme, de l'officiant qui invite, exhorte, accule le spectateur à s'immerger et s'investir dans un huis clos tragique.

Pour porter ce rôle hors norme, Arnaud Aldigé se révèle époustouflant. Dès les premières minutes, virevoltant dans un costume de velours rouge, il initie une étrange et poignante parade de conjuration des démons de l'âme et des frayeurs de l'homme qui s'achèvera en dramatique danse de mort.

Impressionnant et léger, jouant autant de l'empathie que de la répulsion pour la bête humaine, cet autre soi-même, qui même mis à nu, au sens propre, ne se dévoile jamais tout à fait, miroir de l'altérité, il réussit une admirable prestation qui sidère le spectateur.